

TB

69

Médiathèque VS Mediathek



1010758577

TB 69

RECHERCHES
SUR QUELQUES
LOCALITÉS DU BAS-VALLAIS
ET DES
BORDS DU LÉMAN

PAR
[chc]
M. FRÉD. DE GINGINS-LA-SARRA

AVEC UNE CARTE TOPOGRAPHIQUE

EXTRAIT DU TOME III DES MÉMOIRES DE L'INSTITUT GÉNEVOIS (1856)

GENÈVE ET BALE
H. GEORG, LIBRAIRE DE L'INSTITUT

—
1868



2545

RECHERCHES
SUR
QUELQUES LOCALITÉS DU BAS-VALLAIS
ET DES BORDS DU LÉMAN
AUX PREMIERS SIÈCLES DE NOTRE ÈRE
ET EN PARTICULIER SUR
L'ÉBOULEMENT DE TAUREDUNUM EN 563,

Par M. Fried. de Gingins-La-Sarra,

PRÉSIDENT HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA SUISSE ROMANDE ET CORRESPONDANT DE
L'INSTITUT GENEVOIS.

AVEC UNE CARTE TOPOGRAPHIQUE.



RECHERCHES
SUR
QUELQUES LOCALITÉS DU BAS-VALLAIS
ET DES BORDS DU LÉMAN
AUX PREMIERS SIÈCLES DE NOTRE ÈRE
ET EN PARTICULIER SUR
L'ÉBOULEMENT DE TAUREDUNUM EN 563.

PREMIÈRE PARTIE.

La vallée du Rhône présente çà et là, dans toute sa longueur, des marques plus ou moins évidentes de chutes de montagnes, de débordements de torrents et de secousses de tremblements de terre. Ces accidents se sont produits dans tous les temps, en différents endroits et dans des circonstances très-diverses. Certaines localités offrent même des traces de plusieurs éboulements qui, partis du même groupe de montagnes, se sont produits à des intervalles plus ou moins longs ¹.

Parmi les catastrophes de ce genre arrivées en Vallais, aucune peut-être n'a eu un plus grand retentissement dans l'histoire que la chute du mont *Tauredunum*, qui, suivant la chronique de Marius, évêque d'Avenches, eut lieu en 563, et causa des dommages incalculables sur les bords du Rhône et sur les deux rives du Léman ². La tradition est unanime sur ce point dans le Bas-Vallais, qu'une grande

¹ Voy. Ph. Bridel, *Statistique du Vallais* (Zurich, 1820), p. 22-25.

² *Marius Chron. hoc ann.* (*Mém. et Doc. de la Suisse Rom.*), t. XIII, p. 38.

montagne s'écroula autrefois, et qu'elle écrasa dans sa chute un fort (*castrum*) et un bourg (*vicus*), situés dans le voisinage de Saint-Maurice¹. Néanmoins l'endroit où cette montagne était située a donné lieu à diverses opinions, dont quelques-unes sont en opposition avec la tradition et ne s'accordent guère avec les récits des écrivains contemporains de l'événement, tels que Marius et Grégoire de Tours.

Sans parler des hypothèses inadmissibles qui placent au-dessous de Genève, vers la perte du Rhône, la montagne écroulée en 563², on a cherché *Tauretunum* sous les décombres de chaque massif du bassin du Léman et du Rhône qui offrait quelques traces d'un éboulement ancien et plus ou moins considérable. Ainsi on a cru retrouver le fort en question sous la *Dent d'Oche*, près d'Évian, en Savoie³; à la *Rochia*, entre le Boveret et la porte du Scex, et, enfin, entre Vouvry et Colombey⁴. Nous ne discuterons pas ces différentes hypothèses, ne prétendant nullement contester la réalité des éboulements qui ont été observés dans ces divers endroits. Nous nous proposons uniquement d'examiner ici si l'opinion qui avait prévalu jusque dans ces derniers temps, suivant laquelle la chute du mont *Tauretunum* aurait eu lieu dans le défilé de Saint-Maurice, est, à tout prendre, la plus conforme aux récits de Marius et de Grégoire de Tours, ou si, au contraire, il existe des motifs suffisants pour rejeter cette opinion ancienne et pour en adopter une nouvelle.

Après avoir scrupuleusement étudié les textes de ces auteurs primitifs qui s'accordent entièrement pour le fond, nous chercherons à nous rendre compte des effets de la catastrophe de l'an 563, en les comparant avec ceux qui ont accompagné l'éboulement de plusieurs quartiers de la Dent du Midi dans des temps beaucoup plus rapprochés du nôtre. Enfin, pour ne rien omettre de ce qui pourrait jeter quelque lumière sur une question aussi compliquée et aussi obscure que celle de la chute du mont *Tauretunum*, nous essaierons de tracer un tableau de l'état des lieux, avant et après cette chute, au moyen des renseignements que l'histoire du Vallais pourra nous offrir.

Voici la traduction littérale du récit de Marius : « Sous le vingt-deuxième con-

¹ Ph. Bridel, Conservateur Suisse. t. VII, p. 191.

² Labbe, Concil., t. IV.

³ Voy. la carte de la Suisse de Keller, et Reichard, Orbis Terrarum antiquus (1824). Tab. IX.

⁴ Levade, Dict. du Canton de Vaud, p. 304.

« sulat de Basile, Indict. XI (qui répond à l'an 563), la grande montagne de
« *Tauretunum*, dans le territoire du *Vallais*, tomba si subitement qu'elle couvrit
« un château dont elle était voisine, et des villages avec tous leurs habitants, etc. »

Dans cette première partie de son narré, Marius nous dit positivement que le mont *Tauretunensis* était situé *en Vallais*, *in territorio Vallensi*, ce qui exclut toutes les hypothèses qui tendraient à placer le lieu du sinistre en dehors de la vallée du Rhône¹. Il ajoute que le mont qui s'écroula en 563 était une grande montagne (*validus mons*), expression comparative qui empêche de la rapporter, d'un côté, à la grande chaîne des *Hautes-Alpes* qui s'étendent de Martigny à Brig², et, de l'autre, à la chaîne des montagnes *basses* qui entourent la plaine du Rhône depuis le pont de Saint-Maurice au lac Léman. Il semble donc que Marius a eu en vue une montagne de la chaîne intermédiaire qui se prolonge de Saint-Maurice à Martigny. Si notre raisonnement est juste, comme nous le croyons, le cercle de nos recherches se trouverait nécessairement circonscrit dans les bornes que la tradition lui assigne, c'est-à-dire dans le défilé de Saint-Maurice.

Marius nous apprend en outre que, dans sa chute, la montagne écrasa un château fort (*castrum*) et plusieurs bourgs ou villages (*vici*) qui existaient auparavant à l'endroit où l'éboulement eut lieu, et il remarque que cet éboulement fut si subit, que les habitants n'eurent pas le temps de s'enfuir. A la vérité aucun auteur antérieur à notre évêque d'Avenche et à Grégoire de Tours ne parle d'un château fort ou d'un bourg appelé *Tauretunum* suivant le premier, et *Tauredunum* suivant le second. Par contre, l'histoire de la fondation du célèbre monastère d'Agaune (années 515-517) suppose qu'il existait alors un ou plusieurs établissements importants dans le voisinage de Saint-Maurice, ainsi qu'on le fera voir tout à l'heure. Nous passons maintenant au récit de Grégoire de Tours : « En Gaule, un grand
« prodige eut lieu au fort de *Tauredunum*, situé sur une montagne qui domine le

¹ Nous ferons remarquer que *Marius* semble dire lui-même ce qu'il faut entendre par *territorium Vallense* au sixième siècle. En parlant de l'irruption des Lombards de l'an 674 (*l. c.* p. 40), il se sert du mot *Vallis* comme équivalent de l'expression ci-dessus. Le mot *territorium* doit donc être pris ici dans un sens purement *topographique* et non *diocésain*. Si *Marius* avait entendu parler du *diocèse*, il aurait dit *in territorio Octodurensi* ou *Sedunensi*. Nous concluons de là que *Marius* place *Tauretunum* au-dessus de Saint-Maurice où commence le Vallais proprement dit.

² *Alpes Pennines* des géographes.

« Rhône. . . . cette montagne se détachant et se séparant d'une autre montagne
 « contiguë. . . . se précipita dans le fleuve, et, lui barrant le passage entre ses rives
 « qu'elle obstruait, refoula ses eaux en arrière ; car en cet endroit, le terrain, fermé
 « de part et d'autre par des montagnes, ne laisse qu'un étroit défilé par où s'é-
 « chappe le torrent, etc. ¹ »

Nous ferons observer d'abord que Grégoire de Tours applique le nom de *Tauredunum* au fort lui-même, bâti sur un pan de la montagne qui se détacha du massif auquel ce pan était adossé, tandis que l'adjectif *Tauretunensis*, employé par Marius, pourrait se rapporter aussi bien à la montagne éboulée qu'au castel qu'elle couvrit de ses décombres. Cette différence n'est d'aucune importance, non plus que celle qu'on remarque dans l'orthographe du nom du fort en question ². Il est, du reste, généralement admis comme une chose incontestable que ces deux célèbres écrivains ont eu en vue la même catastrophe rapportée par Marius sous l'an 563, quoique Grégoire de Tours n'ait spécifié aucune date dans son récit ³.

On objectera, peut-être, que ce dernier dit positivement que la montagne tomba dans le Rhône dont elle obstrua le courant ⁴, tandis que, selon Marius, il semblerait qu'elle tomba dans le lac. Mais nous ferons remarquer que Marius distingue les châteaux et les bourgades qui furent écrasés par la chute subite de la montagne, des villages ruinés par l'effet subséquent du débordement des eaux du Léman ⁵, d'où il suivrait implicitement que la montagne ne tomba pas directement dans le lac. Le récit de Marius suppose donc deux phases distinctes, séparées l'une de l'autre par une troisième phase intermédiaire, omise par Marius et rappelée par Grégoire de Tours, à savoir, la débâcle du Rhône se précipitant vers le lac, après

¹ *Gregor. Turon. Hist. Francor. lib. IV, cap. 31* (édit. de Paris, 1837), t. II, p. 83. Dans la trad. franç. de Guadet et Taranne. — Voir aussi les *Mém. et Doc. de la Suisse Rom.*, t. XIII, p. 45.

² Voir l'Appendice.

³ *Sigebert du Gembloux*, auteur d'une Chronique universelle qui se termine en 1111, met cet éboulement sous l'an 562.

« In Gallia mons super Rhodanum fluvium. . . . ab alio monte sibi vicino discissus, cum Ecclesiis et domibus, hominibus et bestiis, in Rhodanum præcipitatus est. »

(*Pertz. Mon. Germ. Script. t. VI, p. 318*)

⁴ « Mons ille. . . . in fluvium ruit, exclusoque amni. . . » (*Gregor. Turon. l. c.*)

⁵ *Marius Chron. l. c.* « Mons validus Tauretunensis ita subito ruit, ut castrum cui vicinus erat, et vicos oppressisset, et lacum ita totum movit, ut egressus utraque ripa, vicos antiquissimos. . . vastasset. »

que le fleuve eut forcé le barrage formé par l'éboulement de la montagne. Voici comment l'évêque de Tours parle de cette débâcle : « Alors le fleuve (arrêté dans son écoulement), inondant la partie supérieure de son cours ¹, couvrit et détruisa tout ce qui était sur ses rives. Puis cette masse d'eau accumulée se précipitant dans la partie inférieure (c'est-à-dire dans la plaine du Rhône), surprit les habitants comme il avait fait plus haut (c'est-à-dire au-dessus du barrage), les tua, renversa les maisons, etc. ² » Nous parlerons tout à l'heure de ce qui touche au lac Léman et au débordement de ses rives ; en attendant il reste à examiner quelle portion de la vallée du Rhône, Grégoire de Tours paraît avoir eu en vue en parlant du fort de *Tauredunum* et de la montagne qui l'ensevelit sous ses décombres. Il nous dit expressément que « ce fort était situé sur une montagne qui domine le Rhône dans un étroit défilé par où s'échappe le fleuve. » Et plus loin, comme pour confirmer et mieux préciser l'aspect tout particulier de la localité dont il avait parlé plus haut (*ut diximus*), il ajoute que « le Rhône, à cet endroit, coule resserré entre deux montagnes (*inter angustias montium defluit*), et qu'arrêté dans son cours (*cum fuit exclusus*) il ne trouva ni à droite, ni à gauche de l'espace pour écouler ses eaux (*nec habuit in latere, quo se diverteret*). Puis quand il eut une fois débordé par-dessus les débris de la montagne abattue, il submergea tout le pays ³. » Ainsi, suivant l'historien des Francs, l'éboulement et le barrage du Rhône eurent lieu dans une gorge où le fleuve est encaissé entre deux montagnes, et la débâcle, partant de cette gorge étroite, inonda et détruisa une assez grande étendue de pays avant d'atteindre les bords du lac ⁴.

Le voyageur qui, ayant présent à l'esprit le récit de Grégoire de Tours ⁵, remontera la grande vallée du Rhône, en suivant depuis Genève la nouvelle route du Simplon, restera convaincu que l'éboulement prodigieux (*magnum prodigium*)

¹ « Inundans superiorem partem » (l. c.) — M. Bridel (l. c. t. VII, p. 189) traduit ce passage comme suit : « et inondant la plage supérieure qui bordait le rivage, etc. », traduction inexacte qui ferait supposer qu'il s'agit de la plage du lac, ou de la plaine de Villeneuve, tandis que Grégoire de Tours parle évidemment des bords du Rhône.

² *Greg. Turon.* l. c.

³ *Greg. Turon.* l. c.

⁴ Si la chute de la montagne et le barrage du Rhône avaient eu lieu à une petite distance des rives du lac, le récit de Grégoire de Tours deviendrait absolument inintelligible.

⁵ *Grég. Turon. Hist. Franc. lib. IV, cap. 31* (Edit. Guadet, Paris, 1837, t. II, p. 84, 86).

dont cet historien retrace les suites désastreuses, a dû se produire dans les défilés de Saint-Maurice « où la gorge, traversée par le Rhône, est tellement étroite et resserrée entre les montagnes qui s'élèvent sur l'un et l'autre bord, qu'elles ne laissent entre elles que l'espace par où le fleuve s'échappe en bouillonnant ¹. » Ces deux montagnes opposées, qui semblent fermer l'entrée du Vallais ², sont, d'un côté, le massif ruineux que couronne la gigantesque *Dent du Midi*, et, de l'autre, la *Dent de Morcles*, dont les parois élevées se dressent sur la rive droite. La nouvelle route du Simplon suit la rive gauche ou occidentale à partir du pont de Saint-Maurice et côtoie le pied de la Dent du Midi ³. Après avoir traversé la petite plaine de *Véroliez* ⁴, où s'élevait naguère une chapelle dédiée aux martyrs de la légion thébéenne, à un quart de lieue au delà de Saint-Maurice, on découvre tout à coup, à la droite de la route, un vaste théâtre de ruines qui annonce une de ces grandes catastrophes dont les vallées des Alpes ont, dans tous les temps, présenté des exemples fréquents. Les traces de plusieurs grands éboulements anciens et modernes de la partie du massif de la Dent du Midi, appelée le *Mont Jorat* par les gens du pays, sont particulièrement visibles au *Bois noir*, sur le territoire d'*Epenacey* (*sylva Spinaceti*) ⁵, où la nouvelle route du Simplon, frayée dans les décombres de la montagne, est bordée des deux côtés par d'énormes blocs de rochers écroulés qui s'étendent jusqu'au bord du Rhône. C'est là qu'une tradition constante, tant orale qu'écrite, place la chute du mont *Tauretunum* dont il est parlé dans la chronique de Marius ⁶. Voici

¹ « Locus... ab utraque parte a montibus conclusus erat, inter quorum angustias torrens defluit. »
(Ibid. p. 84.)

² « Ut diximus, Rhodanus in locis illis inter angustias montium defluit, nec habet in latere... quo se diverteret. »
(Ibid. p. 85.)

³ A la *Barma*, près de Saint-Maurice, la chaussée n'a que douze pieds entre le Rhône et les rochers.

⁴ *Terra Viroleti* dans la *vie de Saint-Sigismond* (cap. 5), écrite par un auteur anonyme (msc.) cité par le Père Sigismond.

⁵ Tel est le nom que portait ce bois et le village d'Epenacey dans les titres de l'abbaye du neuvième siècle (Bulle du Pape Pascal I, citée par P. de Rivaz, l. c., p. 72), nom qui, non plus que celui d'*Évionnaz*, n'a aucun rapport avec celui d'*Épaunum*, où se tint, en 517, le concile présidé par *Saint-Avit*, archev. de Vienne en *Dauphiné*. (Voy. *Jean de Muller*, hist. de la Conf. Suisse, t. I, p. 122.) *Évionnaz* s'appelait encore *Juviana* au seizième siècle (*Stumpf*, Chr. p. 263).

⁶ Au-dessus du *Bois noir* et du plateau cultivé où est assis le petit hameau de *Mex*, s'élève une arête de la Dent du Midi, qu'on nomme la montagne de *Tanaire* et qui ferme le côté septentrional de la gorge de *Saint-Barthélemi* ou du *Jorat*. (Voy. la carte fédérale de Dufour, tab. XVII.)

comment cette tradition est reproduite dans *l'Histoire de Saint-Sigismond, roi de Bourgogne et martyr, imprimée à Sion en 1666*, et rédigée par le Père Sigismond (Berodi) de Saint-Maurice, sur les anciens manuscrits conservés naguère à Saint-Maurice et à Sion ¹ : « Épenacey (qu'on dit être l'ancienne ville d'*Epaunum*), était
« en son temps fort célèbre à cause du grand passage d'Italie et d'Allemagne ; cette
« ville était située à un bon quart de lieue au-dessus de Saint-Maurice en une
« planure. Du côté du levant, le Rhône lui servait de fossé ; au couchant, les ro-
« chers lui tenaient lieu de fortes murailles. Elle fut détruite de fond en comble
« par un grand déluge d'eau qui fit abîmer une grande montagne nommée *le Jorat*
« par les habitants du lieu.

« . . . Ces abîmes (éboulements) ont fait reculer le Rhône contre les montagnes
« (de *Morcles*) du pays de Berne, . . . et le passage (la route) qui rendait ce lieu
« autrefois fort célèbre, s'en est éloigné d'un grand trait de mousquet, ainsi qu'il
« se voit encore maintenant ². »

Ainsi, suivant l'ancienne tradition du pays, le Rhône, qui coulait primitivement contre la Dent du Midi, fut repoussé par la chute du mont *Tauretum* contre la Dent de Morcles où le fleuve se creusa un nouveau lit. Cette tradition s'accorde d'ailleurs avec la légende du martyr de la légion thébéenne, rédigée au commencement du sixième siècle par un moine anonyme d'Agaune ³. On croit même apercevoir les traces de l'ancien lit du Rhône dans les plis onduleux des terrains cultivés entre Épenacey et Saint-Maurice. Quoi qu'il en soit, depuis Épenacey jusqu'à Évionnaz, sur une longueur de près d'une demi-lieue de chemin, le sol est couvert des deux côtés de la grande route actuelle par les décombres de plusieurs éboulements provenant du mont *Jorat*, soit de la Dent du Midi ⁴. Ces éboulements,

¹ In vita Sancti Sigismundi, etc. « Hæc leguntur in antiquo breviario Agaunensi et ecclesiæ paroch. Sancti Sigismundi, et in libro annotat. qui in arce episcopali Majoriæ Sedunensis asservatur. »

² Histoire de Saint-Sigismond. I. supra c. p. 167.

³ La légende porte que *Saint-Maurice*, chef de la légion thébéenne, fut décapité sur une pierre au bord du Rhône, et que sa tête tomba dans le fleuve. Elle ajoute que la chapelle des martyrs fut bâtie sur la place même où ce Saint fut décapité, et que l'autel fut posé sur la pierre où il avait reçu le coup mortel. (Hist. de Saint-Sigismond, I. c. p. 363.)

⁴ Le grand massif de hautes montagnes que nous appelons aujourd'hui la *Dent du Midi*, portait autrefois et porte encore dans le pays le nom de mont *Jorat*. (Voyez le P. Sigismond, I. c. — Schinner, descript. du Vallais, p. 511, 535. Bridel, Statist. du Vallais, p. 25.)

partant de la gorge du vallon de Saint-Barthélemy et du haut du Bois-Noir, forment un cône dont la base se déploie en éventail et se prolonge jusqu'au delà du Rhône. Le village d'Épenacey et le hameau de la Rasse ont été bâtis sur ces anciens éboulis¹. Le torrent de Saint-Barthélemy, appelé autrefois torrent de *la Marre*, débouche dans la vallée du Rhône, à trois quarts de lieue au-dessus de Saint-Maurice, par un couloir resserré entre deux arêtes de la montagne, dont l'une au-dessus d'Évionnaz, porte le hameau d'*Ecorne*, et dont l'autre, appelée *les Crêtes*, s'élève au-dessus du Bois-Noir et se prolonge du côté d'Épenacey.

Au-dessus de ce couloir, le vallon de Saint-Barthélemy forme, sur le côté méridional de la Dent-du-Midi, un entonnoir profond d'une lieue et demie de long appelé la *Combe du Jorat* par les gens du pays, au fond de laquelle coule le torrent dont les eaux noirâtres charrient les débris des glaciers et des montagnes voisines. Du côté du Val-d'Illiez, le massif ruineux de la Dent du Midi présente à l'œil une longue arête entrecoupée de cinq dents ou aiguilles, dont la plus orientale, vue depuis Bex, se montre sous la forme d'une pyramide tétragone, et laisse voir des échancrures qui proviennent de la chute de segments plus ou moins considérables de sa masse.

En considérant les lieux dont nous venons de donner une description succincte, on conçoit facilement qu'une grande masse de décombres accumulés dans la Combe du Jorat, venant à être entraînée par le torrent jusque dans le lit du Rhône, ait pu intercepter le courant du fleuve pendant un laps de temps plus ou moins long, en refoulant ses eaux en arrière, comme le dit Grégoire de Tours. Ce phénomène s'est effectivement reproduit au même endroit, quoique avec des circonstances moins désastreuses, dans des temps beaucoup plus rapprochés du nôtre.

Voici comment le chanoine *Gaspard Bérodi* de Saint-Maurice, témoin oculaire, rapporte deux éboulements successifs qui eurent lieu au dix-septième siècle dans le voisinage de cette ville : « En l'année 1635, aux mois de septembre et d'octobre, « la moitié de l'une de ces arêtes de la Dent du Midi, appelée la Dent de *Novierraz*, « s'écroula subitement et roula sur le glacier avec un fracas semblable aux éclats « du tonnerre. Sa chute souleva un épais nuage de poussière noirâtre qui s'éten-

¹ A la Rasse s'élevait naguère une chapelle expiatoire en mémoire des victimes de ces éboulements.

« dait de la Dent du Midi à la montagne de Morcles ; cette poussière se répandit
 « ensuite dans l'air jusqu'à Aigle, et, enfin, jusqu'à Villeneuve et à Vevey. Le
 « principal éboulis, composé de gros quartiers de rochers, de blocs de glace et de
 « terre, formait une barre d'une soixantaine de pieds de haut au travers de la
 « Combe du Jorat. Ce barrage arrêta pendant plusieurs semaines l'écoulement du
 « torrent *de la Marre* ou de Saint-Barthélemy, jusqu'à ce qu'un déluge de pluie
 « qui tomba dans la montagne eut surmonté l'obstacle. Alors cette avalanche de
 « rochers et de décombres fut entraînée vers le Rhône par le torrent, qui, au sor-
 « tir de la gorge du Jorat se partagea en trois branches et inonda tous les terrains
 « environnants; en sorte que les marchands revenant de la foire de Martigny furent
 « contraints de rebrousser chemin, et de prendre sur la rive droite le dangereux
 « sentier *de la Crottaz* pour se rendre à Saint-Maurice¹. »

« L'année suivante, 1636, au *mois de juin*, le pont construit sur le torrent de
 « Saint-Barthélemy (à la suite du sinistre de l'année précédente) fut emporté par
 « ce torrent dont les eaux grossirent au point *d'arrêter pendant plus d'une demi-*
 « *heure le courant du Rhône*, qui reflua en arrière et rendit les chemins imprati-
 « cables jusqu'à Riddes. La suspension du cours du fleuve fut si complète à Saint-
 « Maurice, qu'on put prendre à la main une grande quantité de poissons². »

Il semble que le chanoine Bérodi, en consignait dans son journal l'éboulement de 1636, n'a pas jugé nécessaire de répéter les détails plus circonstanciés qu'il venait de donner en parlant de celui de l'année précédente. Quoi qu'il en soit, la chute d'une portion considérable de la Dent du Midi s'est renouvelée en 1835, accompagnée de circonstances presque entièrement semblables à celles qui avaient eu lieu deux siècles auparavant. Le 26 août 1835, les habitants de la Rasse furent effrayés par un bruit épouvantable semblable aux roulements du tonnerre venant du côté de la Dent du Midi. Tout à coup ils virent sortir de la gorge du Jorat une masse noire et épaisse d'une hauteur considérable, roulant sur elle-même si rapidement, qu'ils eurent à peine le temps de s'enfuir sur la pente des montagnes voisines. Cette masse était composée de gros quartiers de rochers, de terre et de

¹ *Chron. msc.* du chan. *Gaspard Bérodi* de Saint-Maurice, de 1610 à 1642. (Voy. l'Appendice.)

² *Chronique Bérodi*, l. c. ad ann. 1636 : « *Torrens S. Bartholomei ita crevit ut SISTERET et remoratus fuerit CURSUM RHODANI ferme per mediam horam.* »

blocs de glace. La partie la plus considérable de cette avalanche boueuse suivit le torrent de Saint-Barthélemy jusqu'au Rhône. Elle y amena une si prodigieuse quantité de roches et de gravier, que le fleuve, ne pouvant les entraîner, reflua vers le territoire d'Outre-Rhône et forma une espèce de lac.

Le 28, des détonations répétées annoncèrent de nouvelles coulées de blocs et de boue qui bientôt débouchèrent de la gorge du Jorat. Trouvant le lit du torrent de Saint-Barthélemy comblé, elles se dirigèrent sur la gauche, du côté du Bois-Noir, dont une partie fut emportée, et se jetèrent dans le Rhône à peu près vis-à-vis de la source des bains de Lavey. Encombrant le lit du fleuve, les blocs de rochers le forcèrent à se jeter sur la rive opposée, d'où il retourna par ricochets contre le bord valaisan avec tant d'impétuosité qu'il l'emporta sur une étendue considérable. ~~Après~~ débouché de la gorge du Jorat, ces coulées avaient plus de quarante pieds de profondeur. Elles entraînèrent dans le fleuve des blocs de trois cents pieds de volume. D'autres blocs, enfoncés dans la coulée durcie, mesuraient jusqu'à 1,200 pieds cubes. Quand les nuages qui enveloppaient la montagne se furent dissipés, on vit clairement la cause de cet événement. L'angle ou l'arête orientale de la Dent du Midi présentait une échancrure considérable, qu'on évalue à soixante pieds de largeur sur environ cent cinquante pieds de hauteur ¹.

Tel est l'exposé véridique des derniers éboulements de la Dent du Midi décrits presque au lendemain de l'événement par des témoins non suspects et entièrement désintéressés dans la question qui nous occupe. — En résumant la cause et les effets immédiats de ces éboulements, on y retrouve les traits principaux du récit de Marius et de Grégoire de Tours touchant la catastrophe de l'an 563, savoir : 1° bruits sinistres et lointains avant-coureurs de la catastrophe ² ; 2° chute d'une portion plus ou moins considérable de la montagne ³ ; 3° éboulements de gros quartiers de rochers, roulant d'étage en étage jusque dans le lit du Rhône ; 4° barrage plus ou moins complet du fleuve, dont les eaux, refoulées en arrière, forment un lac et

¹ Voyez le Dictionn. de la Suisse de *Lutz*, traduit de l'allemand et revu par *J.-L.-B. Leresche* (Lausanne, 1837, t. II, p. 45-47).

² *Greg. Turon*, l. c. p. 84. « Qui (mons Tauredunensis) per dies 60 nescio quem mugitum daret. »

³ *Ibid.* p. 84. « Scissus atque separatus mons ille ab alio monte sibi propinquo ruit. » — *Memorabilia a Gaspardo Berodi Agaunensis Gymn. rectore, ad ann. 1635* : « Media pars dentis quæ nuncupatur Novieras, corruit. »

inondent le bassin supérieur. Il est à remarquer en outre que, dans les derniers éboulements, les coulées se partagèrent en plusieurs branches avant de se précipiter dans le Rhône. La masse roulante perdit en se divisant une grande partie de sa puissance encombrante, et le fleuve momentanément obstrué et refoulé en arrière ne tarda guère à surmonter l'obstacle et reprit bientôt son cours ordinaire. Mais en supposant pour un moment qu'en 563 le lit du Rhône se trouvait plus rapproché de la gorge du Jorat, et qu'au lieu de se diviser les coulées se précipitèrent directement et en masse dans le fleuve, le barrage dut s'étendre d'une montagne à l'autre¹ et s'élever à une grande hauteur, de manière à intercepter complètement le courant du Rhône, comme le dit Grégoire de Tours².

Tout le bassin supérieur fut submergé par le regorgement des eaux du fleuve. La plaine de Martigny, transformée en un vaste lac dont l'étendue et la profondeur augmentaient sans cesse, se couvrit des débris flottants de ses villages détruits. Puis cette masse d'eau accumulée, surmontant l'obstacle qui empêchait l'écoulement du fleuve, se précipita dans la partie inférieure, c'est-à-dire dans la plaine du Rhône qui va en s'élargissant de Saint-Maurice au lac Léman. La débâcle fut si soudaine et si violente, que l'inondation surprit les habitants dans leurs maisons, renversa les habitations, fit périr les hommes et les animaux, et entraîna tout dans le gouffre du Léman³. Le lac, gonflé par cette crue subite, déborda de toutes parts, inonda ses deux rives et y causa des dommages incalculables jusqu'à Genève⁴.

Marius attribue le soulèvement des flots du lac à la chute de la montagne, tandis que Grégoire de Tours en fait remonter la cause à la débâcle des eaux du fleuve débordé, entraînant dans le lac les débris accumulés dans sa course depuis Saint-Maurice au Léman. Mais, comme on l'a déjà dit, cette différence tient uniquement à la tournure d'esprit des deux narrateurs. Le premier, plus pressé, saute, pour

¹ En cet endroit le défilé n'a que 500 à 600 toises de largeur, mesurées entre le débouché de la gorge du Jorat au-dessus de la Rasse et les parois de la Dent de Morcles.

² Grég. Turon, l. c. p. 84-86. « Excluso amnis littore. ... Rhodanus... cum fuit exclusus... »

³ « Adcumulata enim aqua erumpens deorsum, inopinatos reperiens homines, ut desuper fecerat, ipsos enecavit, domos evertit, jumenta delevit, etc. » (Ibidem.)

⁴ Lacum... ita totum movit, ut egressus utraque ripa, pontem Genevacum, molinas et homines per vim dejecit, et Genava civitate ingressus plures homines interfecit. » (Marius, l. c.)

Cuncta littoribus usque ad Genevam civitatem violenta atque subita inundatione diripuit atque subvertit. » (Grég. Turon, hist. l. c.)

ainsi dire, à pieds joints de *Tauredunum* à Genève, tandis que Grégoire de Tours, qui aime à s'étendre, distingue dans son récit les différentes phases de la catastrophe. L'un et l'autre, en revanche, s'accordent à dire que le contre-coup de la chute du mont Tauredunum se fit sentir jusqu'à Genève, et que cette ville en éprouva un notable dommage. Le pont construit sur le Rhône, à sa sortie du Léman, fut emporté, et l'inondation fit périr un certain nombre de personnes. « Plusieurs racontent même que les flots s'amoncelèrent au point d'entrer dans la ville par-dessus les « murs ¹. » Pour apprécier la valeur des récits de Marius et de l'historien des Francs, en ce qui touche Genève, il faudrait connaître exactement la situation de cette ville et de ses faubourgs au VI^e siècle. Évidemment il ne peut être question de la ville haute, dont l'enceinte murée suivait les escarpements de la colline sur laquelle la cité est assise ². Il est plus vraisemblable que cet auteur a entendu parler des faubourgs existant à l'orient de la cité fortifiée par le roi Condebaud ³. Il en est parlé dans l'histoire de la fondation de l'église de Saint-Victor, faite par *Sedeleube*, nièce de ce roi ⁴. Suivant Bonivard, le faubourg de Rive (*Ripariæ*) ou du Temple, joignant celui de Saint-Victor, s'étendait aux Eaux-Vives depuis la porte de Rive jusqu'au Pré-l'Évêque, et comprenait trois rues, dont l'une au bord du lac. Dans cette hypothèse, l'inondation dont il est question n'aurait plus rien d'extraordinaire. En effet, Genève occupe le fond d'un golfe formé par le rapprochement progressif des bords du lac, depuis le cap de Promenthoux et la pointe d'Ivoire ⁵. Ce rétrécissement devient encore plus marqué depuis le cap de Genthod, d'où le lac prend la forme d'un entonnoir qu'on appelle *le creux de Genève* ⁶. Une crue subite de quelques pieds seulement dans la partie large du lac produit une élévation beaucoup plus

¹ *Grég. Turon*, l. c. p. 87. « Traditur a multis tantam congeriem inibi aquæ fuisse, ut in dictam civitatem super muros ingrederetur. »

² *Voy. Spon*, hist. de Genève (Edit. in-4^e) t. I, p. 44.

³ *Voy. Spon*, l. c. p. 44. Ces faubourgs furent démolis en 1534, Voilà pourquoi ils ne sont pas figurés dans la vue de Genève donnée par *Geb. Munster*, dans sa *Cosmographie* publiée à Bâle en 1552, p. 400.

⁴ *Fredegar*, Chron. cap. 22. « Ecclesia (S. Victoris) quam Sedeleuba Regina in Suburbano Genevensi (civitate) construxerat. » (Ap. *Duchêne*, Script. Franc. t. I, p. 746.) *Gaudi Lefort*, Prom. histor. t. I, p. 180-182.)

⁵ Le golfe, qui forme l'extrémité occidentale du Léman, s'appelle vulgairement le *Petit-Lac*.

⁶ Tel est le nom donné à cette partie du lac par *Razoumowsky* dans son histoire du Jorat et du Léman, t. II, p. 8, § 9.

considérable des eaux dans le Petit-Lac. C'est ce qu'on observe dans le phénomène vulgairement appelé *les Seiches*, espèce de flux et de reflux des eaux du lac, analogue aux marées, et qui sont bien plus sensibles à Genève au fond du golfe que dans le milieu du bassin ¹. En supposant que le cataclysme de 563 soit arrivé, comme ceux des temps modernes, dans la saison où le niveau du Léman atteint sa plus grande hauteur, un accroissement extraordinaire et subit des eaux déversées dans son bassin a dû produire au fond du golfe de Genève une accumulation d'autant plus forte des flots du lac, que leur écoulement par le Rhône, à sa sortie du Léman, est limité par le rétrécissement de son lit profondément encaissé au-dessous de cette cité. Les flots chassés avec violence contre le faubourg inférieur dont on a parlé, ont bien pu rejaillir par-dessus ses murailles, inonder cette partie basse de la ville, et emporter les ponts et les moulins construits sur le fleuve.

Quoi qu'il en soit, nous croyons avoir démontré la concordance parfaite qui existe entre les récits des deux écrivains contemporains cités plus haut, d'un côté, avec la constitution physique du défilé de Saint-Maurice, où la tradition place le théâtre de la catastrophe de 563, et, de l'autre, avec les phénomènes que la chute d'une portion des montagnes qui forment ce long et étroit passage, a produits dans des temps beaucoup plus rapprochés du nôtre.

Grégoire de Tours termine son récit de la chute du mont *Tauredunum* en nous apprenant qu'après l'événement « une trentaine de moines s'étant rendus dans le « lieu du sinistre pour y faire des fouilles, tous furent ensevelis sous les décombres « d'un nouvel éboulement de la montagne ². » Ces religieux appartenaient sans aucun doute à l'abbaye voisine d'*Agaunum* ou de Saint-Maurice. Ce célèbre monastère était le seul qui existât alors à vingt-cinq lieues à la ronde ³. L'abbaye d'Agaune ne fut donc point enveloppée dans la catastrophe de l'an 563 ⁴. Du reste, on a

¹ Voy. *Fatio de Duiller*, Remarques sur le Léman. — *Spon*, hist. de Genève, in-4°, t. II, p. 463.

² « Cum factum esset, *triginta monachi*, unde castrum (*Tauredunense*) ruerat, advenerunt, et terram illam quæ, monte deruente, remanserat fodientes, pars illa quæ nondum ruerat, super eos cecidit, eos operuit atque interfecit. »

(*Ibidem.*)

³ Le couvent de Romainmôtier ne fut fondé que vers la fin du même siècle, et celui de *Saint-Oyens* ou de *Saint-Claude*, le plus près à cette époque, est situé à plus de 25 lieues de Saint-Maurice.

⁴ Le couvent de Saint-Maurice et le bourg de ce nom sont protégés contre les éboulements de la *Dent du Midi* par le massif de rochers du *Scex*, qui se projette au Sud jusqu'au Rhône. Les religieux d'Agaune pouvaient aisément se rendre de leur couvent au lieu du sinistre par les hauteurs de *Vérossaz* et de *Mex*.

d'autres témoignages plus certains que cette abbaye, fondée par le roi Saint-Sigismond en 515, échappa aux désastres occasionnés par la chute du mont *Tauredunum*, et nous trouvons ces témoignages dans la chronique même de Marius. Elle nous apprend d'abord que moins de deux ans après la catastrophe, soit en 565, les moines du monastère d'Agaune se révoltèrent contre leur supérieur, l'évêque Agricola, qui fut grièvement blessé dans le tumulte ¹. — Marius parle ensuite de l'irruption des Lombards dans le Bas-Vallais en 574, et de l'occupation du monastère d'Agaune par ces étrangers, qui y séjournèrent pendant plus d'un mois, jusqu'au moment de leur défaite dans la plaine de Bex où ils furent battus par les Francs ². Ces faits supposent, non-seulement que le couvent n'avait pas été détruit par la catastrophe précédente, mais en outre que le dommage qu'il pouvait avoir souffert par le débordement des eaux n'avait pas été assez considérable pour obliger les moines à abandonner leur monastère.

Quiconque a visité l'abbaye d'Agaune comprendra tout de suite que ce monastère ait pu échapper par sa situation au sinistre de 563, comme il a échappé aux accidents de même genre arrivés dans les temps modernes. Le couvent est bâti au fond d'un cirque de rochers ³ qui, au sud et au nord de Saint-Maurice, s'avancent vers le bord du Rhône et refoulent ses flots contre la rive opposée. D'ailleurs, le couvent et l'église des Martyrs, fondés sur le roc contre lequel ils s'appuient, sont à quatre-vingts ou cent pieds au-dessus du niveau du Rhône qui coule au fond de la gorge. Le talus haut de 250 à 300 pieds, formé au Bois-Noir par l'éboulement du *Tauredunum*, en détournant le fleuve de son cours naturel, le repoussa contre les parois de la Dent de Morcles. La débâcle des eaux accumulées derrière le barrage s'effectua du côté opposé à l'éboulement, c'est-à-dire contre le village actuel de Lavey, dont le niveau est inférieur à celui de la plaine de Saint-Maurice. La préservation du monastère d'Agaune s'explique ainsi par sa position plus reculée et plus élevée, et par la manière dont les eaux du Rhône ont été repoussées contre la rive opposée par l'éboulement de la montagne. Du reste, qui pourrait

¹ Anno 565: « Hoc anno monachi *Agaunenses* iracundiæ spiritu excitati, episcopum suum Agricolam cum clero et cives, qui cum ipso erant, occidere nitentes... » (*Marius Aventic. Chron.* l. c.)

² *Marius* in *Chron.* ad ann. 574. « Eo anno Longobari in valle (sic) ingressi sunt et in monasterio *Acaunensium* diebus multis habitaverunt, et postea, etc. (l. c.) »

³ Légende des martyrs thébéens, l. c. p. 321. « Basilica quæ vastæ nunc adjecta rupi jacet. »

avoir la prétention de rendre compte de tous les phénomènes produits par une catastrophe dont la date remonte à plus de douze siècles. Les accidents du même genre survenus depuis lors au même endroit ont dû modifier considérablement l'état des lieux. Les éboulements plus récents recouvrent les débris des éboulements antérieurs, et nous dérobent leur étendue et leur nature géologique. Nous n'apercevons aujourd'hui que les décombres accumulés au pied de la Dent du Midi dans le cours de plusieurs siècles. Ils couvrent une étendue d'une demi-lieue de pays, entre Vérollez et Évionnaz, des deux côtés de la chaussée de Saint-Maurice à Martigny. Les plus gros blocs ont été brisés pour servir de matériaux à la construction de la nouvelle route du Simplon, et, plus tard, à l'empierrement de la digue du Rhône aux bains de Lavey ¹.

Pour ne rien omettre de ce qui peut contribuer à répandre quelque jour sur la catastrophe de l'an 563 qui bouleversa tout le bassin de Saint-Maurice, nous dirons quelques mots des changements que la chute du mont *Tauretunensis* paraît avoir apportés dans l'état des lieux. Les légendes du martyre de la légion thébéenne écrites au milieu du cinquième siècle ² et au commencement du sixième, et particulièrement la seconde dont un moine anonyme d'Agaune fut l'auteur ³, nous font entendre assez clairement qu'à l'époque où l'on écrivait ces légendes, le Rhône, qui maintenant baigne le pied des roches verticales de la chaîne *orientale*, ou de la Dent de Morcles, coulait, au contraire, le long de la chaîne *occidentale*, serrant de près le pied du massif formé par la Dent du Midi ⁴. En sorte que la route, interrompue en certains endroits par des parois de rochers qui interceptaient le passage, passait plusieurs fois d'un bord à l'autre au moyen de ponts jetés sur le Rhône ⁵.

¹ M. Ravy, propriétaire des bains, a fait briser à la mine un bloc de 1,700 pieds cubes pour former la digue qui protège la source de Lavey. — On en signale d'autres à la Rasse, enfoncés à demi dans la terre, qui mesurent 1,200 pieds cubes. Ces blocs proviennent de l'éboulement de 1835. (*Leresche*, Dictionn. de la Suisse, I. c.)

² *Passio Martyrum Agaunensium* attribuée à *Saint-Eucher de Lyon*. (Voyez *P. de Rivaz*, *Éclaircissements sur le martyre de la légion thébéenne*, p. 50 et 314.)

³ *Ibid.* p. 21 à 323.

⁴ Légende (A) de *Saint-Eucher* (I. c. p. 316), « Acaunus inter Alpina juga in valle situs est. . . . Infestus namque Rhodanus saxosi montis radicibus vix pervium vianitum aggerem reliquit.

(*Gall. Christ. nova* t. XII, p. 423.)

⁵ Légende (B) du moine anonyme d'Agaune, I. c. p. 324. « Agaunum. . . . ita vastis rupibus Rhodani

Voici quel était, selon toute apparence, le tracé de l'ancienne voie romaine ouverte par les *Alpes Pennines* (Grand-Saint-Bernard) et qui tendait à la tête du lac Léman. Au débouché de la vallée de la Dranse, soit depuis *Octodurum* ou Martigny-le-Bourg, la chaussée suivait pendant l'espace de deux mille pas romains la rive gauche ¹ du Rhône, jusqu'à l'endroit appelé *Octans*, près du Trient ², où elle passait sur la rive opposée au moyen d'un pont jeté sur le fleuve ³. Ce détour était sans doute nécessité par l'obstacle que présentait au passage de la route le rocher de la Barne qu'on rencontrait un peu plus loin ⁴. Après avoir franchi ce premier pont, la chaussée romaine, traversant dans sa longueur le territoire d'Outre-Rhône, suivait le bord oriental de la rivière jusqu'au pied du massif de la Dent de Morcles ⁵, dont les épaulements rongés peu à peu par les eaux du Rhône qui maintenant coulent à sa base, présentaient auparavant un obstacle insurmontable à la prolongation de cette chaussée sur la rive droite : il avait fallu, par conséquent, jeter un deuxième pont sur le Rhône pour continuer la route sur la rive gauche. Ce second pont aboutissait probablement à l'ancienne bourgade (*vicus*) nommée *Juviana* ⁶, située à environ trois mille pas romains, soit cinquante minutes d'Agaune, ou de Saint-Maurice. Cette ancienne bourgade, que nous continuerons d'appeler *Juviana* ⁷, se

fluminis cursus arctatur, ut, commeandi facultate subtracta, constratis pontibus viam fieri itineris necessitas imperaret. »

¹ Colonne milliaire conservée à Martigny *F(orum) C(laudii) V. M. II^e*. Inscr. Helvet., n° 20, J.-G. Orelli. — Légende (B) : « Transeuntibus iter Alpium (Penninarum) per arduam et horrendam viam... in oppidum quod Octoduri nomen accepit... deinde Rhodani fluminis cursus offertur, qui mole sua leniter fluens, etc. (L. c. p. 324.)

² *Auctanis* en 516. Fondation de l'abbaye de Saint-Maurice. (Gall. Christ. Nov. t. XII, p. 00.)

³ Voir la carte théodosienne de *Peutinger et Reichard*, *orbis antiquus*. Nuremb. 1824. Tab. IX.

⁴ *Portam Balmae* dans les anciens titres ; en cet endroit la route actuelle n'a que 18 pieds entre les parois de rochers et le Rhône, qui très-souvent inonde le chemin dans les hautes eaux.

⁵ Des antiquités romaines recueillies sur le bord oriental du Rhône (Inscript. tumulaire à *Fully*. — Orelli, l. c. n° 17), des monnaies d'or impériales ramassées dans les bois de *Morcles*, ainsi que les noms latins de plusieurs localités, comme *Ultra Rhodanum* (Dorenaz), *Colonia* (Colonges) indiquent le passage de la voie militaire sur la rive droite du fleuve.

⁶ Tel est le vrai nom du village d'*Évionnaz* dans les anciens titres, de même que dans la chronique de *Stumpf* (p. 363), et dans la carte de *Spon*, hist. de Genève (1730). Ce n'est que dans le siècle passé que le dernier nom a remplacé celui de *Juviana* (*De Saussure*, voyage dans les Alpes, t. II, p. 435). — Le village actuel d'*Évionnaz* est placé à un quart de lieue en amont de l'ancienne bourgade recouverte par l'éboulement de 563.

⁷ Ne pourrait-on pas conjecturer avec assez de vraisemblance que le nom primitif de ce lieu était *Joviana*,

trouvait primitivement placée à la gauche de la gorge par laquelle le torrent de Saint-Barthélemy débouche de la combe du Jorat. Le passage du pont paraît avoir été défendu par un fort (*castrum*) élevé sur un rocher voisin, dont la chute écrasa le bourg situé à ses pieds et emporta le pont par lequel on communiquait avec l'autre rive. A l'appui des traditions locales dont nous venons de parler, nous citerons la règle primitive du monastère d'Agaunum qui date du cinquième siècle¹, et qui défend aux moines d'aller *au château, à la cité* et au delà du Rhône sans la permission du supérieur². Ce château, situé non loin de Saint-Maurice et du même côté du fleuve, ne saurait être que le *castrum Tauretunense* dont parle Grégoire de Tours, puisque cet historien nous apprend lui-même que des moines d'un couvent voisin, s'étant rendus sur les ruines de ce fort pour y faire des fouilles, furent punis de leur désobéissance ou de leur cupidité par un nouvel éboulement de la montagne qui les ensevelit sous ses débris³.

De Juviana, la chaussée passait au pied d'une corniche de rochers qu'on appelle *les Crêts*, au delà de laquelle on découvrait tout à coup une plaine peu étendue, mais riante et arrosée par plusieurs sources rafraîchissantes⁴. Ce petit bassin porte aujourd'hui le nom de *Virolley, Verolley* ou *Verolliez*; il est devenu célèbre par le martyre de la légion thébéenne⁵, décimée en cet endroit en 302 après Jésus-Christ,

tiré de celui de la fameuse légion romaine appelée *Jovia* ou *Joviana Félix Thebeorum*. (Voy. P. de Rivaz l. c. p. 82 et suiv.)

¹ On sait que le roi Saint-Sigismond ne fut que le second fondateur d'Agaunum; cette congrégation monastique existait déjà au même endroit dès le commencement du cinquième siècle. (Voy. P. de Rivaz, l. c. p. 56, en 669.)

² Voy. P. de Rivaz, l. c. p. 65, 66.)

³ *Greg. Turon. hist.* l. c. — Quant à la cité (*civitas*) dont la fréquentation était de même interdite aux religieux, il s'agit sans doute d'*Octodurum* ou Martigny, résidence des évêques du Vallais, et qui n'est qu'à environ 12,800 pas ou trois lieues de poste d'Agaunum.

⁴ Au-dessus de la Rasse et du Bois noir.

⁵ *Légende (A)*, l. c. p. 316. « *Saxosi montis (le Scex) radicibus transmissis subito nec exiguis inter montium rupes campus aperitur. In hoc legio sancta consederat.* »

Légende (B), l. c. p. 324.

« Agaunum undique eminentibus Saxis (*les rochers du Scex*) parvus quidem, sed amœnus, irriguis fontibus campus includitur, ubi fessi milites legionis *Thebææ* post laborem tanti itineris resederunt. »

⁶ *Terra Veroleti* dans les anciens titres de l'abbaye, sur laquelle s'élevait jadis une ancienne chapelle dédiée aux martyrs thébéens. C'est au milieu des parois de rochers qui entourent cette petite plaine, à 600 pieds au-dessus du Rhône, que se trouve l'hermitage de *Notre-Dame du Scex*, bâti par Saint-Amat, religieux d'Agaune au commencement du septième siècle. (*Mabillon, Ann. Bened.* t. I, p. 303.)

par l'ordre du César Maximien-Hercule, pour avoir refusé de sacrifier aux dieux du paganisme. Cette plaine forme un arc très-ouvert, entouré de hautes parois de rochers, contre lesquelles s'appuie l'hermitage de *Notre-Dame du Scex*. La voie romaine côtoyant la rive gauche du Rhône, forme la corde de cet arc, mesurant environ 3,000 pas de diamètre ¹.

L'antique monastère d'Agaune est adossé contre les rochers qui ferment le vallon de Vérollez à son extrémité inférieure ². Le bourg de Saint-Maurice occupait une autre partie du vallon, et il était séparé par un intervalle non bâti du lieu où s'éleva le couvent fondé par le roi Sigismond ³. En sortant d'*Agaunum*, la chaussée romaine passait sous une voûte percée dans le rocher à pic qui s'avance vers le Rhône, et forme avec la montagne, qui se dresse sur la rive opposée ⁴, une étroite gorge dont tout l'intervalle est rempli par le lit profondément encaissé du fleuve ⁵. Au delà de cette voûte, la route militaire continuait à suivre la rive gauche pendant l'espace d'environ deux mille pas ou demi-heure jusqu'au village actuel de Massonger, où elle passait de nouveau sur le côté droit ou oriental du Rhône par un ancien pont dont on aperçoit encore les culées massives au fond de la rivière pendant les basses eaux ⁶.

C'est, suivant toute apparence, entre Saint-Maurice et le pont romain de Massonger qu'il faut chercher l'emplacement de l'ancienne station appelée *Tarnaïas* ou *Tarnada* dans les itinéraires de l'empire. Ces itinéraires s'accordent à mettre cette station à douze milles romains d'*Octodurum* ou Martigny, et à quatorze milles

¹ On compte environ 1,000 toises de 10 pieds suisses, ou 3,000 mètres, depuis Épenacey au couvent de Saint-Maurice.

² *Légende* (B.), l. c. « Agaunum accolæ saxum dicunt Basilica quæ adjecta rupi, tantum uno latere acclinis jacet. »

³ Une charte de l'an 1046 démontre que le *Burgum Sancti Mauriti* était différent d'*Agaunum*, nommés l'un et l'autre dans ce même acte comme deux localités séparées, quoique très-voisines, « via qua tenditur de Burgo ad monasterium (anno 1003) » (*A. Jos. de Rivaz*, diplomat. du Vallais, t. X, fol. 101 et 167).

⁴ La montagne du châtel de Bex, qui fait partie du massif de *Morcles*, a été coupée à pic pour y faire passer la route à l'endroit où s'élèvent les retranchements construits pour la défense de ce passage important.

⁵ La gorge par où le Rhône s'échappe du bassin de Saint-Maurice n'a pas plus de 100 toises (ou 300 mètres) d'ouverture d'un bord à l'autre.

⁶ On sait que le pont actuel de Saint-Maurice n'a été construit que vers l'an 1488, celui qui se trouvait plus bas ayant été détruit pendant les guerres de Bourgogne. (*Boccard*, l. c. p. 138.) Le château, bâti sur le roc qui domine le pont actuel, servait auparavant à défendre l'entrée du passage voûté dont on a parlé.

de *Pennelocus* ou Villeneuve ¹. Quant au premier de ces chiffres, douze milles romains font trois lieues et vingt et une minutes, distance qui est plus forte que celle qui sépare Saint-Maurice de Martigny ², qu'on évalue à deux lieues et demie de pays ou trois lieues de poste ³. D'un autre côté, si on tient compte des détours de la chaussée romaine qui passait par Bévieux, Salaz, Villy et Ollon, en tendant à Villeneuve, on trouvera que cette chaussée parcourait environ 2,600 toises, soit cinq milles ou une lieue et vingt-quatre minutes depuis le pont de Massonger à Ollon ou Saint-Triphon ⁴ : Restaient neuf milles ou deux lieues et quart à compter de cet endroit à Villeneuve, lesquels font ensemble les quatorze milles (trois lieues cinquante-cinq minutes ⁵), marqués dans les itinéraires entre Tarnaïas et *Pennelocus*.

Au reste, en faisant abstraction des distances plus ou moins exactes indiquées dans ces itinéraires, nous avons des preuves bien plus concluantes de l'existence d'une station et d'un établissement romain assez important à Massonger dans les monuments recueillis en cet endroit ⁶. L'un de ces monuments était dédié au génie protecteur de cette station (*genius stationis*) par *Virius Probus*, soldat (*miles*) de la huitième légion romaine, qui s'y trouvait en garnison sous l'empire d'Alexandre Sévère (années 222-235) ⁷. Or, *Tarnaïas* ou *Tarnada* est l'unique station romaine indiquée sur la route militaire entre *Octodurum* et *Pennelocus*. Après avoir franchi de nouveau le Rhône au pont de Massonger, au-dessus de l'embouchure de l'Avençon, la chaussée se dirigeait au Nord-Est, en remontant la rive gauche de ce torrent jusqu'à Bévieux ⁸. Tournant ensuite au nord, la route romaine suivait le

¹ Table théodosienne dans *Reichard*, *Orbis antiquus*, t. IX. (Nuremb. 1824, in-fol.) — « *Octodurum* *Tarnaïas*. M. P. XII. *Pennilucus*. M. P. XIV. »

² Trois lieues de 25 au degré ne font que onze mille pas romains au lieu de douze mille indiqués dans la table théodosienne. La longueur du parcours dans l'étroit bassin de Saint-Maurice devait être à peu près la même sur la voie romaine que sur la route actuelle, aucun détour n'étant possible dans ces gorges étroites.

³ Voy. *Walkenør*, *Geogr. anc.* t. III, p. 34 à 37, qui place *Tarnada* à Massonger.

⁴ Où a été trouvée la colonne milliaire portant XVII. mille pas depuis *Octodurum*, soit cinq mille pas depuis Tarnaïas. (Levade, *Dict. du canton de Vaud*, p. 228.)

⁵ On compte au moins quatre lieues et demie depuis Villeneuve au bourg de Saint-Maurice.

⁶ Voyez *Orelli*, *Inscript Helvet.* p. 7, n° 15 et 16. — *Boccard*, *hist. du Vallais*, p. 399, n° XI.

⁷ *Orelli*, l. c. n° 15. — Voyez aussi l'interprétation que ce savant archéologue donne de cette inscription, transportée en 1820 à Saint-Maurice, ainsi que toutes celles qu'on a trouvées à Massonger.

⁸ *Baccis*, anno 574. (*Marius in Chr. ad hunc annum.*)

pieu des montagnes bordant du côté du levant la plaine du Rhône ¹. Elle atteignait enfin à *Pennelocus* (appelé plus tard *Caput-lacus* et *Compendiacum*), aujourd'hui Villeneuve, bâti à la tête du lac Léman, après un parcours de vingt-six milles romains comptés depuis Octodurum ou Martigny-le-Bourg ².

Il faut observer cependant que, dans la *table théodosienne*, rédigée, comme on sait, vers la fin du quatrième siècle ³, la route romaine se trouve tracée sur la rive droite du Rhône dans tout son parcours, depuis le pont jeté sur ce fleuve entre Octodurum et le Trient jusqu'à la tête du lac ⁴; en sorte que la station intermédiaire, appelée Tarnaias ⁵, se serait trouvée placée à Lavey sur le côté oriental du fleuve et vis-à-vis de Saint-Maurice. Mais la table théodosienne ne peut faire autorité pour les positions topographiques; elle ne s'occupe que des routes et des distances des stations entre elles.

L'histoire du massacre de la légion thébéenne, le culte rendu depuis plus de quinze siècles à ces martyrs sur le lieu même où leur sang fut répandu, ainsi que la construction du monastère d'Agaune ⁶ au milieu des rochers, et dans l'endroit le moins favorable pour fonder un établissement destiné à entretenir plus de cinq cents moines; toutes ces circonstances réunies ne peuvent s'expliquer qu'en admettant comme un fait incontestable, que les soldats de la légion thébéenne, en cheminant sur la route militaire, étaient parvenus dans la petite plaine qui précède Saint-Maurice, où l'ordre de les décimer fut expédié d'Octodurum par l'empereur Maximien qui s'était arrêté dans cette dernière ville ⁷, et conséquemment qu'une portion de cette route suivait la rive *gauche* et passait à Agaunum même.

¹ *Villiacum* (Villy), et *Aulonum* (Ollon) sont mentionnés dans la fondation d'Agaune en 517. (Gall. Christ. nov. t. XII, Instr. p. 423). — Yverne (*Evurnum*, et non pas *Hyberna*, anno M^o. circa.)

² Chiffre indiqué sur la colonne milliaire de Villeneuve (*Levade*, Dict. p. 349). — Vingt-six milles romains font sept lieues treize minutes de vingt-cinq au degré.

³ Conséquemment postérieurement au massacre de la légion thébéenne arrivé en 302.

⁴ Voir la *Carte théodosienne* de *Peutiger* et *Reichard*, orbis antiquus. Nuremb. 1824. Tab. IX.

⁵ *Tarnadas* dans l'*Itinéraire d'Antonin*, qui, pour les distances de cette station, soit à *Octodurum*, soit à *Pennelocus*, concorde avec la table théodosienne.

⁶ *Grég. Turon*, ex glor. martyr. cap. LXXV. « Hic (Sigismundus rex) Agaunum dirigit, . . . coram sepulcris beatissimorum Martyrum Legionis Felicis. » (l. c. t. IV, p. 230.)

⁷ Légende du moine d'Agaunum, l. c. p. 324. « Præteriens Octodurum oppidum (*legio thebæa*) ad locum cui *Agauno* nomen est, properavit. » — « Undique (prope Agaunum) parvus irriguis fontibus includitur campus, ubi milites legionis Thebææ resederunt. » (Ibid. p. 325.)

D'un autre côté, le passage de la chaussée romaine de la rive gauche à la rive droite, au moyen d'un premier pont jeté sur le Rhône à peu de distance d'*Octodurum*, est positivement marqué sur la table théodosienne ; et cependant cette chaussée se retrouve sur le même côté droit ou oriental dans la plaine inférieure du Rhône, aussitôt qu'on est sorti des défilés de la gorge de Saint-Maurice. Pour concilier ce fait avec ceux qui concernent le martyr des soldats thébéens, lesquels sont tout aussi bien établis, il faut nécessairement admettre que la section de la voie romaine, qui traversait ce défilé, avait été reportée de la rive droite sur la rive gauche, au moyen d'un deuxième pont construit à l'entrée de la gorge formée par le rapprochement des deux montagnes de la Dent de Morcles et de la Dent du Midi.

Enfin, les monuments romains trouvés soit à Saint-Maurice, soit à Massonger, supposent que *Tarnaïas* était placé sur le bord occidental du Rhône, soit du même côté qu'Agaunum, et à une vingtaine de minutes plus bas que cet endroit. Il paraît, en outre, assez certain que *Tarnaïas* ou *Tarnada*, *Agaunum* et *Saint-Maurice* (*Burgum Sancti Mauriti*) furent dans le principe trois localités distinctes et séparées, quoique très-rapprochées les unes des autres, et que leur origine remontait à des époques différentes. D'après le monument trouvé à Massonger et érigé sous Alexandre Sévère ¹, l'existence de la station romaine, appelée *Tarnada* ou *Tarnade*, remonterait pour le moins au commencement du troisième siècle de l'ère chrétienne. Le nom de *règle de Tarnade*, donnée à la discipline observée par les premiers anachorètes que Théodore I^{er}, évêque du Vallais, réunit autour de la basilique où les ossements des soldats thébéens avaient été recueillis par ce prélat ², ferait supposer que cette station romaine existait encore vers la fin du quatrième siècle. Mais le monastère lui-même fut appelé *Acaunum* ou *Agaunum*, à cause du rocher auquel il fut adossé, ce nom étant synonyme, dans l'idiôme des gens du pays, du mot latin *saxum*, à ce que disent les légendes du couvent ³.

¹ Orelli, l. c. p. 7, n° 16.

² Légende A, écrite par Saint-Eucher (*P. de Rivaz*, l. c. p. 324). « Cum beatissimorum Acaunensium martyrum . . . (a Theodoro Episcopo) extrueretur basilica quæ vastæ adjecta rupi nunc jacet . . . »

³ *Agaunum* accolæ, interpretatione gallici sermonis, *saxum* dicunt. » (Légende du moine d'Agaune, p. 324.)

Quoi qu'il en soit, on présume que *Tarnada* fut détruite dans la grande invasion des barbares du Nord ¹ au commencement du cinquième siècle, et que cette station romaine ne se releva pas de ses ruines ². Par contre, Agaunum continua d'être le but d'une grande affluence de chrétiens de divers pays apportant au tombeau des martyrs thébéens le tribut de leurs prières et de riches offrandes ³, qui continuèrent à soutenir l'existence de la petite communauté de moines réunis en ce lieu pour le service du culte chrétien, et pour exercer envers les pèlerins les pieux devoirs de l'hospitalité ⁴. Cet établissement paraît avoir subsisté dans le même état jusqu'au commencement du sixième siècle, où le roi Sigismond fit bâtir sur le même emplacement un nouveau monastère ⁵ dans des proportions beaucoup plus vastes, et le dota de propriétés territoriales immenses situées dans les pays environnants, ainsi qu'en Bourgogne et même au delà des Alpes ⁶. En même temps la nouvelle basilique ayant été consacrée (année 517 ⁷) et dédiée à Saint-Maurice, le monastère d'Agaune porta dès lors le nom de ce chef de la légion thébéenne ⁸.

Il paraît par les actes qui concernent cette seconde fondation, que le roi Sigismond prit soin d'éloigner tous les laïques de l'un et de l'autre sexe qui auparavant avaient cultivé le sol et assisté les religieux dans le devoir de servir les pèlerins et d'héberger les voyageurs ⁹. Il relégua ces laïques au delà du torrent de Vérollez ¹⁰, et ils s'établirent avec leurs familles à environ trois mille pas au sud d'Agaune, dans

¹ Voir *P. de Rivaz*, l. c. p. 65.

² C'est *J. Simler* (*Vallesia*, lib. I), qui, le premier, a accrédité l'opinion de l'identité de lieu de *Tarnada* et d'*Agaunum* ou Saint-Maurice, opinion sur laquelle *D. Mabillon* avait déjà élevé des doutes. (*Ann. Bened.* t. I, p. 29 et 30.)

³ Légende de *Saint-Eucher* du cinquième siècle; l. c. *præfatio*, p. 314. « Cum ex diversis locis atque provinciis in honorem sanctorum martyrum auri atque argenti munera offerantur, nos, etc. »

⁴ *P. de Rivaz* l. c. p. 56.

⁵ *Marius*, *Chron.* sub anno 515.

⁶ Charte de dotation de l'abbaye d'Agaune par le roi *Sigismund*, anno 516', 30 avril. (*Gall. Chr.* t. XII, preuves.)

⁷ *Bolland*, *Act. Sanct.* in vita *S. Aviti*, Febr. V, t. I, p. 665.

⁸ Charte de dotation du roi Sigismond de l'an 516 : « Do itaque Deo et Sancto Mauritio, etc. »

⁹ Charte du roi Sigismond de 516 (*supra*). « Habito consilio *Agauni* publice . . . in loco qui dicitur *Agaunum* ubi sanctorum Thebæorum corpora tumulata sunt . . . « Monasterium quod vocatur Agaunum. » — Vie de Saint-Sigismond, roi de Bourgogne (*Bolland*, *Acta SS. maii*, t. I, — *Boccard*, *hist. du Vallais*, p. 21.)

¹⁰ Appelé aussi le torrent de *Mauvoisin*, qui descend du mont de *Vérossaz* (*mons Verosalis*), et tombe dans le Rhône entre Saint-Maurice et Épenacey.

l'endroit appelé *Juviana*, dont on a parlé plus haut ¹. Le roi y fit bâtir des églises et des hospices ou des hôtelleries pour loger les voyageurs.

Il y a toute apparence que le château de *Tauredunum* avait été, si ce n'est nouvellement bâti, au moins relevé de ses ruines ² par le roi Sigismond lui-même pour la défense du bourg de *Juviana* et du passage du Rhône, traversé en cet endroit par la route d'Octodurum à Agaune. Il est en outre très-vraisemblable que ce fut dans ce fort, peu éloigné du monastère et assis sur le penchant de la montagne de Vérossaz (*Verosalis mons*), que plus tard, l'an 523 ³, ce roi martyr, accompagné de sa famille et de quelques sujets fidèles, chercha un refuge pour se soustraire par la fuite et le déguisement à la poursuite d'ennemis acharnés à sa perte, et non pas au milieu des bêtes fauves dans les forêts désertes et glacées de ces montagnes, ainsi que l'ont dit certains légendaires trop enclins à charger l'histoire de circonstances merveilleuses ⁴. La différence entre le nom donné à ces montagnes par les légendaires d'un côté, et, de l'autre, par les historiens contemporains qu'on vient de citer, ne doit nullement nous arrêter, la dénomination de *Verosalis montes* ⁵, qui désignait comme aujourd'hui le plateau de Vérossaz au-dessus de Saint-Maurice, comprenait aussi la montagne qui portait le castel de *Tauredunum*.

Voilà, suivant les probabilités, l'origine de cette bourgade et de ce château fameux dans l'histoire du moyen-âge : l'un et l'autre après avoir subsisté pendant près de cinquante années, furent écrasés par la chute du mont *Tauredunum* en 563, et ensevelis sous un amas de rochers et de terres éboulées, recouvert aujourd'hui par une haute forêt de pins appelée le *Bois-Noir*. Pendant longtemps cette forêt ne fut qu'un grand hâlier rempli de débris de la montagne écroulée et de ronces épineuses, comme l'indique clairement l'ancien nom de *silva Spinaceti* que

¹ On dit que cet ancien endroit était situé à la gauche du torrent de Saint-Barthélemy (ou de la Marre), tandis que le village actuel d'Évionnaz se trouve plus loin à la droite de ce torrent.

² Grégoire de Tours (*l. c.*) dit que les moines d'Agaune, fouillant dans les décombres de ce fort, y trouvèrent de l'airain (*æs*) et du fer (*ferrum*), ce qui ferait supposer qu'il remontait à la période romaine.

³ *Marius Chr.* ad ann. 523. « Sigismundus a Burgundionibus Francis traditus est, et in Francia in habitu monacali perductus. . . . cum uxore et filiis. »

⁴ Vie de Saint-Sigismond, par le Père *Sigismond Berodi*, ch. L, p. 222 et suiv.

⁵ On lit ce qui suit dans la vie de Saint-Sigismond : « Sigismundus videns se hinc inde coangustari *Verosalis* montem expetivit » (*Bolland Act. SS*, 1 mai, tom. I, p. 87). — Et dans le Bréviaire de l'office de Saint-Sigismond VI, Oct. « Dum Sigismundus super montem *Verosalis* struit domicilium. »

portait le *Bois-Noir* en 817, lorsque Arnoul, comte de Vallais et fils naturel de l'empereur Louis-le-Débonnaire, le donna à l'abbaye d'Agaune avec les terrains incultes sur lesquels le village d'Épenacey s'éleva plus tard ¹.

La question de savoir si *Epaunum*, lieu où se tint le fameux concile de l'an 517, était situé en Vallais ou dans le diocèse de Vienne en Dauphiné, importe très-peu à notre sujet. Il est positif que le roi Sigismond, fondateur du monastère d'Agaune en 515 ², convoqua aux environs (*prope Agaunum*) une grande assemblée d'évêques et de dignitaires du royaume de Bourgogne ³, que Saint-Avit, archevêque métropolitain de Vienne, s'y rendit ensuite pour faire la consécration solennelle de l'église des martyrs en présence du roi et de sa nombreuse cour ⁴. Ces assemblées supposent qu'il existait non loin du nouveau monastère une résidence royale, un château (*castrum*) ou quelque bourgade considérable qui a disparu, et dont la destruction paraît due à la chute de la montagne appelée *mons Tauretunensis* par Marius d'Avenches.

Épenacey peut, du reste, se contenter de la renommée qui lui est acquise par l'immense catastrophe dont cet endroit fut le théâtre principal, et qui eut dans toute la Gaule un retentissement tel, que les historiens contemporains les plus éminents crurent devoir en perpétuer le souvenir, en l'inscrivant dans leurs annales parmi les événements les plus mémorables du sixième siècle.

Effectivement, la chute du mont *Tauretunensis* changea considérablement l'état du bassin de Saint-Maurice, et l'inondation qui suivit cet éboulement d'une partie de la Dent du Midi, fit disparaître sous les eaux bien des endroits habités dont les noms mêmes sont ignorés.

Quand les eaux accumulées dans le bassin supérieur par la chute de la montagne voisine eurent acquis assez de volume pour surmonter l'obstacle qui s'opposait à

¹ Voy. *P. de Rivaz*, *Éclaircissements*, p. 72-74. Voici quelles étaient anciennement les bornes de ce territoire : « Rhodanus ab oriente, montes ab occasu et torrentes de *la Marre* (*Sancti Bartholomei*) et de *Virolley*, sunt limites antiquæ decimæ d'Epenassey. . . . et hodie iste vicus est de plebeia S. Sigismundi Agaunensis. » (Ex libro annotationem abbatis Agaunensis apud *Sigismond Berodi*, l. c. p. 174.)

² *Marius*, *Avent. Chr.* ad ann. 515, l. c.

³ Actes du concile d'Agaune, en 516, « convocatis LX (aut IX) episcopis totidemque comitibus, etc. » (*Gall. Christ.* t. XII, p. 786 et pr. col. 421.)

⁴ *Ibidem*. « *Homelia Sancti Aviti* (dicta) in innovatione *monasterii Agaunensis*, 8^o Kal. Octobr. (anno 516.)

leur écoulement, elles ont dû s'ouvrir un passage en entamant d'abord la partie la moins élevée du barrage qui se terminait en éventail vers le pied de la Dent de Morcles. Dès lors, le Rhône refoulé vers cette montagne ¹ par les masses de rochers et de terres éboulées qui couvraient tout le côté occidental du bassin, abandonna cette rive et se creusa un nouveau lit contre le bord oriental ². Ce changement dans le cours du Rhône est, après une période de près de treize siècles, encore très-visible au-dessous du village actuel d'Évionnaz ³. Le fleuve se détourne brusquement de la direction suivie jusque-là, et se jette au travers de la gorge contre les hautes parois des rochers situés à la droite où serpente le périlleux sentier de la *Crotte*, conduisant d'Outre-Rhône au village de Morcles. De ce point, où il forme un nouveau coude, le Rhône coule au pied de ces rochers perpendiculaires jusqu'au-dessous des bains actuels de Lavey où il rentre dans son ancien lit, pour s'échapper ensuite de l'étroite gorge de Saint-Maurice sous le pont hardi jeté sur le fleuve à la sortie de cette petite, mais très-célèbre bourgade. Par suite du changement opéré dans le cours du Rhône par l'éboulement du mont *Tauredunum*, la source thermale de Lavey, retrouvée en 1831 dans le lit du fleuve où elle jaillit par plusieurs fissures de rochers situés au pied du village et de la Dent de Morcles, se trouva recouverte par le nouveau lit que le Rhône se creusa à la base de cette montagne. Cette source thermale paraît avoir été connue du temps des Romains, comme l'indique le nom du village voisin de Lavey, ainsi qu'un temple dédié à *Hygia*, déesse de la santé, qui s'élevait, dit-on, sur la rive opposée ⁴. On se rappelle que la règle primitive des moines d'Agaune leur défendait de passer de l'autre côté du Rhône sans la permission de leur supérieur ⁵, ce qui peut bien s'entendre

¹ Le même phénomène se répéta en 1835. — Nous tenons de M. le docteur Verdeil, témoin oculaire, que les eaux du Rhône, arrêtées par l'éboulement des terres et des rochers, furent refoulées vers le bord opposé et inondèrent le terrain où on construisit depuis les bains de Lavey.

² Cette déviation est attribuée à la catastrophe de 563 par la tradition du pays. (Voyez l'histoire de Saint Sigismond, par le Père *Sigismond Bérodi*, citée plus haut, p. 168.)

³ Toutes ces évolutions du Rhône, d'Évionnaz à ce pont de Saint-Maurice, sont parfaitement sensibles sur la carte fédérale du général Dufour, portant le n° 17.

⁴ *Lavetum*, en latin, de *lavare*, se baigner. On assure que l'église paroissiale de Saint-Maurice a été bâtie sur un ancien temple romain consacré à la déesse *Hygia*. (Voir plus loin.)

⁵ *Mabillon*, Ann. Bened. t. I, p. 680. « Navigium ad ulteriorem ripam (Rhodani) transvehere (monachi) non præsumant. »

de ces bains thermaux que les religieux ne devaient fréquenter qu'en cas de maladie.

Quoi qu'il en soit, ces circonstances sembleraient favorables à l'opinion de ceux qui, considérant *Tarnada* et *Agaunum* comme des lieux identiques, soit entre eux, soit avec Saint-Maurice, font remonter cette dernière ville jusqu'aux temps reculés de la domination romaine ¹. On s'appuie pour cela sur des traditions locales qui disent que l'antique chapelle de Saint-Jean l'évangéliste, aujourd'hui l'église paroissiale de Saint-Maurice, fut bâtie sur l'emplacement d'un ancien temple païen dédié à la déesse *Hygia* ². Suivant une autre version, la ville d'Agaunum ou de Saint-Maurice aurait pris naissance à la suite des miracles opérés au tombeau du roi martyr Sigismond, dont les ossements avaient été rapportés à Agaune et déposés dans la chapelle de Saint-Jean l'évangéliste vers le milieu du sixième siècle par l'abbé Vénérand ³. Mais nous ferons remarquer en premier lieu que bien loin d'être une église paroissiale à l'époque de la translation des reliques du roi Sigismond, la chapelle de Saint-Jean n'était qu'un simple oratoire (*sacellum*) dépendant de l'abbaye d'Agaune ⁴. En second lieu, le statut synodal qui proscrivait l'établissement de toute espèce de communauté civile dans le lieu arrosé par le sang des martyrs thébéens ⁵, a dû subsister jusqu'au moment où le relâchement de la discipline et les désordres introduits dans l'abbaye par les abbés laïques (*abba-comites*) eurent fait tomber dans l'oubli l'espèce d'interdit qui s'opposait à l'érection d'un bourg ou d'une ville dans la terre de Vérollez ou d'Agaune consacrée au culte de ces martyrs.

Ce relâchement ne date que des premières années du neuvième siècle. Après

¹ Jos. Simleri Vallesia, lib. I. Veragri. « *Tarnada* oppidum hoc nominamus, veterum plerique *Agaunum* nominaverunt. »

² Le P. Sigismond Berodi, Vie de Saint-Sigismond, p. 287.

³ Vita S. Sigismundi apud Bolland Acta SS. maii, t. I, p. 87. — Grég. Turon, de gloria martyrum, lib. I, cap. 75. — Ado Vienn. Martyrolog. ad Kalend. maii.

⁴ Sanctorum corpora (Sigismundi regis et filiorum suorum) ad Sanctorum Thebeorum limina in sacello S. Johannis Apostoli... tradiderunt. » (Vita S. Sigismundi ap. Bolland, l. c. p. 85 et 87.

⁵ « Ut de loco illo quem morte Thebæi martyres et effusione sanguinis inclyti... ornaverant, promiscui vulgi habitatio commixta tolleretur... Igitur visum est ut remotis familiis secularibus, etc. »

(Ibid. p. 84.)

avoir donné à son fils Arnoul le gouvernement de l'abbaye d'Agaune (année 817) ¹, l'empereur Louis-le-Débonnaire, pour réparer autant que possible les désordres introduits dans ce monastère par ce jeune prince, se vit obligé de lui retirer ce gouvernement, et substitua (année 824) aux anciens moines des chanoines séculiers ². Ainsi dépouillée de son ancienne splendeur et de sa discipline primitive, l'abbaye a pu tolérer dans son voisinage les établissements civils qui se seront peu à peu groupés autour de l'antique chapelle de Saint-Jean l'évangéliste dont on a parlé ³. Les plaintes amères que le pape Benoit III adressa, dans le milieu du même siècle, aux évêques du royaume de Charles-le-Chauve, au sujet du scandaleux gouvernement de l'abbaye sous le fameux duc Hucbert, beau-père du roi Lothaire-le-Jeune, nous montrent le monastère d'Agaunum comme étant devenu l'un des rendez-vous de chasse et de plaisir de ce soi-disant abbé qui n'avait de clérical que la tonsure (*acephalus abbas*). Les chanoines et les prêtres y avaient fait place aux courtisans et aux femmes galantes, et la voix des choristes était couverte par les cris des faucons et les aboiements des meutes de chiens ⁴.

Sous les rois de Bourgogne-Jurane, l'abbaye d'Agaune devint une résidence royale, et ses biens restèrent pendant près d'un siècle et demi confondus dans le domaine de la couronne ⁵. Ce nouvel ordre de choses dut contribuer à accroître la population séculière de Saint-Maurice, qui augmenta à mesure que le nombre des clercs diminuait dans cet endroit ⁶. Cependant, vers la fin du dixième siècle et au commencement du onzième, le bourg de Saint-Maurice (*burgum Sancti Mauriti*)

¹ Bulle du pape Léon III, de l'an 816. (*A. J. de Rivaz*, Dipl. t. X, p. 363. — Bulle du pape Pascal I^{er}, de l'an 817 environ, citée par *P. de Rivaz*, l. c. p. 74. *Arnoul* y est qualifié de *vices gerens abbas*).

² *Gall. Christ. nov.* t. XII, p. 788.

³ Cette chapelle, aujourd'hui l'église de Saint-Sigismond, est située sur une éminence à l'extrémité sud de Saint-Maurice.

⁴ *Epistola Benedicti P. P. III.* « Monasterium sancti gloriosique martyris Mauriti... tanta ferocitate pervasit (Hucbertus) ut nullus religionis in eo ordo servetur. Nam illa quæ Deo ibidem famulantibus ministrari mos erat, ille meretricibus, canibus atque nequissimis hominibus profundebat. (*Mabillon*, Ann. Bened., III, p. 51.) »

⁵ Voir divers diplômes de ces rois et princes datés d'Acaunum ou Acauno monasterio. — *D. Bouquet*, t. IX, et *Gall. Christ. Nov.* t. XII, et *P. de Rivaz*, l. c. p. 76 et 77.

⁶ Au commencement du onzième siècle le nombre des chanoines d'Agaune était réduit à deux. « Quatenus... ecclesiæ Agaunensi miserrimæ desolationis jam pœne naufraganti subveniremus. » (*Charte de Rodolphe III*, de l'an 1018, *Gall. Christ.* t. XII. Instr. Col. 427.)

formait encore un enclos entouré de murailles, distinct et séparé du monastère d'Agaune par un espace qu'occupaient des terrains labourés¹. Ces deux enceintes conservaient chacune leur domination particulière². L'église paroissiale de Saint-Jean l'évangéliste ou de *Saint-Sigismond*, ainsi que l'hôpital de *Saint-Jacques* (*hospitalis S. Jacobi*), destiné à héberger les pèlerins, étaient renfermés dans l'enclos du bourg³.

Rodolphe III, dernier roi de sa race, ayant été porté vers la fin de son règne agité à restituer à l'abbaye d'Agaune une partie des grands domaines que Sigismond, roi des Burgondes, avait autrefois destinés à l'entretien de ce monastère, rendit à l'abbaye, en 1018, entre autres biens, la moitié des revenus du bourg de Saint-Maurice appartenant au fisc royal avec ses fours et moulins⁴. L'espace qui séparait ce bourg du monastère d'Agaune fut peu à peu rempli par des constructions nouvelles, en sorte que les deux enclos ne formèrent bientôt qu'une seule et même ville, désignée sous le nom de Saint-Maurice. Cette réunion fut consommée⁵ par l'acquisition que l'abbaye fit en 1163, de tous les droits ecclésiastiques que les évêques de Sion possédaient ou revendiquaient auparavant sur l'église de *Saint-Sigismond* et son ressort paroissial⁶. L'incorporation de cette paroisse à l'abbaye fut confirmée par une bulle du pape Alexandre III de l'année 1177, qui nous apprend que, vers la fin du douzième siècle, la ville de Saint-Maurice, chef-lieu de la prévôté (*præpositura*) de

¹ Charte de l'an 1003. « *Casale in burgo Sancti Mauriti... via quæ tendit de burgo ad monasterium... semita qua protenditur de Clauso (burgi) ad Clastrum... actum Agauno feliciter.* » (*Arch. de Saint-Maurice*, et *J. de Rivaz*, *Dipl. du Vallais*, t. X, p. 101.)

² Anno 1046. « *Casale unum in burgo Sancti Mauriti et mansum unum in Agauno loco in plano et in mont Verolsa.* (*P. de Rivaz*, *Dipl. n° 62. Arch. de Saint-Maurice.*)

³ *Dipl. du roi Conrad-le-Pacifique* de l'an 985. « *Dedit Sancto Maurito ad hospitale annuatim, etc.* » (*A. J. de Rivaz*, *Dipl. du Vallais*, t. X, p. 81.) — Charte du comte Thomas I^{er} de 1217. « *Hospitalis S. Jacobi apud S. Mauritium... actum Agauno.* » (*Guichenon*, t. II, pr. p. 52.)

⁴ *Dipl. de Rodolfe III*, daté d'Agaunum, anno 1017. « *Damus, imo ab antecessoribus ablata reddimus, ecclesiæ Agaunensi, Deo et S. Maurito ad mensam fratrum ibidem famulantium... dimidium burgum ipsius loci et ibidem furnum cum molendinis et duas partes thelonei salis.* » (*Gall. Christ. Nov. t. XII. Instr. Col. 427.*)

⁵ Pour le spirituel, car, au temporel, le bourg ou la ville de Saint-Maurice continua à faire partie du domaine des comtes de Savoie. (*Voy. Guichenon*, t. II, pr. p. 63, anno 1263.)

⁶ Echange de la cure de *Saint-Sigismond* contre celle de *Nenda* en 1163. (*A. J. de Rivaz*, *Dipl. du Vallais*, X, p. 361. *Boccard*, *Hist. du Vallais*, p. 407.)

ce nom, et, plus tard, capitale du comté, puis duché de Chablais (*Caput-laci*)¹, renfermait déjà plusieurs églises outre celle de l'abbaye ou du Martolet, dédiée, comme on le sait, au glorieux chef de la légion thébéenne : ces églises étaient celles de *Saint-Sigismond*², de *Saint-Laurent* ou *Sainte-Marie* et celle de l'hôpital de *Saint-Jacques*³.

A cette époque, comme au sixième siècle, la passe de Saint-Maurice (*clusa Sancti Mauriti*)⁴ était défendue par une simple porte fermant l'ouverture taillée dans le roc, au travers de laquelle passait la seule route conduisant à ce défilé. On y percevait un péage⁵ que la fréquence du passage rendait très-productif. Dans la seconde moitié du douzième siècle, ce péage était affermé aux comtes de Genevois, qui en payaient à l'abbaye un cens annuel⁶. Sur le roc voisin s'élevait, à ce qu'on croit, une tour ronde servant à signaler de loin les convois de pèlerins venant du Nord et des sauniers de Bourgogne⁷. Mais ni alors, ni pendant les deux siècles suivants, il n'est fait mention nulle part d'un château (*castrum*) existant à Saint-Maurice : dans les chartes du temps, ce lieu est simplement qualifié de ville (*villa*)⁸. Le passage du Rhône, d'une rive à l'autre, s'effectuait au moyen de bacs ou de ponts volants en bois jetés sur le fleuve tantôt plus bas, tantôt plus haut. Ces ponts étaient emportés à chaque inondation un peu considérable, mais aussitôt remplacés par d'autres, dont les forêts du pays fournissaient en abondance les matériaux⁹.

¹ Boccard, l. c. p. 384.

² Le village d'Épenacey (*Spinacelum*) était de la paroisse de Saint-Sigismond, ainsi que celui de Lavey, situé de l'autre côté du Rhône.

³ Bulle d'Alexandre III de l'an 1177. « Confirmamus locum ipsum in quo *ecclesia Agaunensis* constructa est, cum omnibus pertinentiis suis, *ecclesiam S. Sigismundi* et *ecclesiam S. Laurentii* et *Sanctæ Mariæ* et *hospitale Sancti Jacobi* qui in villa ejusdem Sancti Mauriti sitæ sunt.

(A. J. de Rivaz, l. c. t. X, p. 363.)

⁴ Marius in Chron. ad ann. 574.

⁵ Charte de Rodolfe III de l'an 1018. « *Burgum Sancti Mauriti* et duas partes *thelonei salis*. »

(A. J. de Rivaz, l. c. t. X, p. 421.)

⁶ Charte d'Amédée, comte de Genève, de l'an 1174. (A. J. de Rivaz. Dipl. du Vallais, t. X, p. 409.)

⁷ La Tour ronde, que M. le chanoine Boccard dit avoir existé au treizième siècle (p. 364), ne nous paraît pas autre chose qu'une tour de signaux.

⁸ Chartes des comtes Amédée IV et Philippe de Savoie de 1246 et 1273. « *Villam Sancti Mauriti* *Agaunensis*. . . » (*Rymer Fœdera*, t. I, p. 264 et 504).

⁹ Un pont semblable jeté près de Saint-Maurice fut emporté par l'inondation de 1469. C'est ce qui engagea l'évêque J. de Sillinen à faire construire en 1491 le pont de pierres actuel. Quant au château, il ne fut bâti qu'en 1523.

(Boccard, l. c. p. 138 et 364.)

Cette digression sur l'origine et les progrès de la ville de Saint-Maurice en Vallais, quoique un peu longue, paraîtra peut-être moins déplacée dans un travail essentiellement destiné à raconter la chute du mont *Taurelunum*, si l'on veut bien considérer que ces renseignements servent à compléter l'histoire topographique du curieux bassin qui fut le théâtre principal de cette mémorable catastrophe.

Avant de terminer cette première partie de notre travail, il est à propos de faire remarquer que Grégoire de Tours paraît avoir été mieux informé des circonstances du sinistre arrivé dans le Vallais en 563 que Marius d'Avenches, quoique cet événement n'ait précédé que d'une quinzaine d'années l'élévation de ce dernier sur ce siège épiscopal¹ voisin de l'évêché de Sion. Grégoire avait puisé ses renseignements aux sources les plus directes et les plus sûres². On a tout lieu de croire qu'il tenait ses informations de l'abbaye d'Agaune, c'est-à-dire de l'endroit le plus rapproché du sinistre. Il raconte lui-même ailleurs que Gontran, roi de Bourgogne, ayant tourné à la dévotion³, dépêcha à Saint-Maurice un prêtre avec mission de lui rapporter les reliques des martyrs thébéens⁴. A son retour, ce prêtre fut sans doute accompagné par plusieurs religieux du monastère d'Agaune, qui se rendirent à la cour, soit pour remercier le roi des présents dont il avait chargé pour eux son envoyé, soit pour établir à Saint-Marcel de Châlons et à Sainte-Benigne de Dijon la *psalmodie perpétuelle* que ce monarque y institua à l'instar de celle qui s'observait à Agaune⁵.

* ¹ Marius naquit à Autun en Bourgogne en 532; il devint évêque d'Avenches dans la Transjurane en 573, et mourut en 598, suivant M. de Lentzbourg (*Lausann. Christ. mss.*). — Mais, selon la *Chron. des évêques de Lausanne*, il naquit en 537; son avènement ne daterait que de l'an 581, et il ne serait mort qu'en l'année 601, le 18 février. (*Cartul. de Laus.* p. 30.)

² *Hist. Francor.* lib. IV, cap. 31. (*Ap. Guadet*, t. II, p. 84-86.) Grégoire de Tours rapporte la chute du mont *Tauredunum* immédiatement après avoir parlé de l'invasion que Sigebert, roi d'Austrasie, fit en Provence en 563, date qui coïncide absolument avec celle que Marius assigne à la chute de cette montagne.

³ Vers l'an 579, époque où Gontran tint un fameux concile à *Châlons-sur-Saône*. (*Art de vérifier les dates*, t. I.)

⁴ *Greg. Turon.* De gloria mart. lib. I, cap. 76. « Accidit ut (Gunt-Chramnus), misso presbytero... fratribus Agaunensibus... ut ad eum rediens, sanctorum sibi reliquias exhiberet. Igitur dum... cum his regrederetur... Lemanni lacu navigium petit, etc. » (*Apud Guadet*, l. c. t. IV, p. 231.)

⁵ *Mabillon*, *Ann. Bened.* t. I, p. 174. Ces trois monastères furent pendant quelque temps soumis aux mêmes abbés.

Ainsi, le célèbre historien des Francs a eu divers moyens d'être bien informé de toutes les circonstances locales et accidentelles de la chute du mont Tauredunum¹.

SECONDE PARTIE.

Jusqu'ici nous n'avons guère envisagé l'événement qui nous occupe que dans ses rapports avec le bassin supérieur de Saint-Maurice; resterait à rendre compte de ses effets dans la plaine du Rhône et sur les bords du Léman, et des désastres produits par l'inondation générale et subite dont parlent les historiens contemporains qui, jusqu'ici, ont été nos principaux guides. Mais, pour cela, il faudrait savoir quel était au sixième siècle l'état physique de la plaine du Rhône; et, à cet égard, ces historiens ne nous fournissent aucune lumière quelconque. D'un autre côté, les observations faites de nos jours par des hommes très-compétents² indiquent que la plaine, qui s'étend de Saint-Triphon au lac, a éprouvé des changements considérables, soit en ce qui touche le niveau de son sol marécageux, soit en ce qui concerne le cours du Rhône et le lieu de son embouchure dans le Léman. On a reconnu des deux côtés de cette plaine des traces de plusieurs éboulements partant des montagnes voisines, qui peuvent avoir modifié le cours du fleuve et des torrents qui s'y précipitent. Mais on n'est point suffisamment éclairé sur l'époque où tous ces changements se sont opérés, et il n'est guère possible d'en rien conclure au sujet de la question qui forme le sujet principal du présent mémoire.

¹ Quoique sujet du roi Childeberr, Grégoire de Tours eut de fréquents rapports avec Gontran, roi de Bourgogne. (Voir l'avant-propos de l'édition de *Grég. de Tours*, par Guadet, t. I, p. 13.)

² Voy. Remarques de *Fatio de Duillier* sur le lac de Genève (dans *Spon*, hist. de Genève, in-4°, t. II, p. 449 et suiv.) — *Venez*, Rapport sur l'assainissement de la plaine du Rhône (Lausanne, 1843.) — *Rod. Blanchet*, Essai sur l'hist. naturelle du Léman. (Vevey, 1844.)

Laissant à d'autres le soin d'étudier ces questions ardues et compliquées, nous nous contenterons de réunir ici les renseignements épars que nous avons pu recueillir sur la topographie de la plaine du Rhône au moyen-âge, et sur l'origine des principaux bourgs ou villages renfermés dans cette plaine ou bâtis à la tête du lac. Nous ferons remarquer d'abord que l'évêque d'Avenches, *Marius*, parlant de la catastrophe de l'an 563, donne au Léman *soixante milles* romains de long sur *vingt milles* de large ¹. En ce qui concerne l'étendue du lac, cette évaluation suppose que *Marius* a entendu parler de la distance qui sépare Villeneuve de Genève, en suivant les contours de la *rive septentrionale*, distance qui est effectivement d'environ dix-huit lieues et demie suisses. Quant à la largeur, que le chroniqueur porte presque au double de ce qu'elle est réellement ², l'erreur provient, sans doute, de ce que les anciens géographes se représentaient le Léman sous la forme d'un *arc*, dont la côte méridionale formerait la corde ³, tandis que sa forme se rapproche plutôt de celle d'un croissant. Quoi qu'il en soit, l'erreur de *Marius* se rectifie par Grégoire de Tours, son contemporain, qui, à propos d'une autre circonstance, parle de l'étendue du Léman, auquel il ne donne que quatre cents stades ou cinquante milles en longueur, sur une largeur de cent cinquante stades, soit environ dix-neuf milles romains ⁴. Mais cet historien fait entendre que la longueur qu'il indique est calculée en faisant le trajet par eau de Genève à Villeneuve ⁵. La différence de ces mesures, soit qu'on les compare entre elles, ou avec l'étendue réelle de la surface du Léman, est donc plus apparente que réelle. On aurait tort, par conséquent, de vouloir inférer du texte de *Marius*, que le lac était, au sixième siècle, plus long qu'aujourd'hui ⁶; les observations récentes tendraient

¹ *Marius*, l. c. « Lacum in longitudine LX millium, et in latitudine XX millium totum movit, etc. » C'est-à-dire, dix-huit lieues et demie suisses de long sur six lieues de large. La lieue suisse est de 4,800 mètres.

² *Levade* (Dict. du Canton de Vaud) évalue la plus grande largeur, entre *Rolle* et *Thonon*, à 7,500 toises de six pieds. — *M. Leresche* (Dict. de la Suisse) ne compte que 7,150 toises ou environ trois lieues entre ces deux endroits, ce qui ne revient qu'à onze milles romains.

³ Voyez la *carte théodosienne*, appelée aussi *carte de Peutinger*, où le lac Léman est représenté sous la forme d'un *ovale* très-allongé.

⁴ *De gloria martyr.*, lib. I, cap. 76. (Edit. *Guadet*, t. IV, p. 231.)

⁵ *Ibidem*. « Lemanni lacu navigium (presbyter) petit. »

⁶ Voy. *Bridel*, *Conserv. Suisse*, t. VII, p. 191, qui paraît avoir suivi l'opinion accréditée dès l'an 1699 par *Fatio de Duillier*. (Voir *Spon*, *hist. de Genève*, in-4°, t. II, p. 453.)

plutôt à favoriser l'opinion contraire ¹. A la vérité, les cartes du Léman, publiées dans le seizième siècle, représentent le lac comme se prolongeant dans la vallée du Rhône jusqu'au-dessus de Monthey en un long golfe ou chenal assez semblable à celui qu'on appelle le *petit lac*, et qui forme l'extrémité de ce bassin du côté de Genève ². Mais il est à présumer que les géographes de ce temps-là ont pris pour un prolongement du lac le réseau marécageux formé par les divers bras du Rhône, entrecoupé de bas-fonds ou d'îles inondées par les eaux du fleuve.

Les sables et les débris terreux que le fleuve entraîne vers son embouchure, et que les vagues du lac, agitées par les vents d'ouest, font refluer contre le rivage de Villeneuve, forment, de temps à autre, des atterrissements, qui ont fait supposer à quelques observateurs modernes ³, que le lac s'avancait autrefois jusqu'à l'endroit appelé *Port-Vallais* (en latin *Portus-Vallesiæ*), placé sur la rive gauche du Rhône à une demi-lieue au-dessus de son embouchure dans le lac. Mais le nom donné à cet endroit, qui n'a jamais été considérable et qui ne paraît pas même fort ancien, ne saurait être d'aucun poids dans cette question, car le mot de *portus* peut aussi bien s'entendre d'un passage ou d'un port sur le Rhône ⁴, que d'un embarcadère sur le lac.

Quoi qu'il en soit, Marius et Grégoire de Tours nous disent l'un et l'autre, que l'inondation qui suivit la chute du mont *Tauredunum*, et qui submergea les bords du Rhône et du Léman jusqu'à Genève, fit disparaître un grand nombre de bourgs et de villages fort anciens, avec hommes et troupeaux, et entraîna la ruine de plusieurs endroits sanctifiés par la dévotion des fidèles ⁵. Mais ni l'un ni l'autre ne

¹ Voir l'Essai sur le Léman, par M. Rod. Blanchet, déjà cité.

² Voy. la Chron. de *Stumpf*, imprimée en 1548, livre VIII, p. 246. Mais, dans le texte (p. 268), le chroniqueur n'évalue la distance de Genève à Villeneuve par la rive septentrionale qu'à dix milles d'Allemagne, et celle de Genève au Bouveret à sept milles; il donne au lac d'un à deux milles de largeur. — *Munster*, dans sa *Cosmographie* (publiée à Bâle en 1559), lib. 3, donne au lac huit milles d'Allemagne de longueur sur trois milles de large.

³ *Fatio de Duillier*, l. c. — *De Saussure*, Voyage dans les Alpes, t. I, p. 6.

⁴ Le passage du Rhin entre Mayence et Spire est appelé *Portus-Rheni* par *Eginhard*, Edit. Teulet, t. II, p. 202, 382. — La ville de *Port-sur-Saône* se nommait *Portus-Buccinus* en latin (*Walkenær*, t. I, p. 321.)

⁵ *Marius* in Chron. Anno Basilii XXII. Indict. XI (i. e. anno chr. 563) : « Vicos antiquissimos cum omnibus ibidem habitantibus et pecoribus vastasset; etiam multa sacrosancta loca demolisset, et pontem Genavacum per vim dejecit. » — *Greg. Turon.*, hist. Franc. lib. IV, c. 34. « Homines enecavit, do-

nomment ces localités détruites, en sorte qu'on est réduit à faire à ce sujet des conjectures plus ou moins probables.

A l'exception des deux stations romaines de *Tarnada* et de *Pennelocus*, dont la ruine paraît déjà remonter au cinquième siècle, la plupart des bourgs et villages de la plaine du Rhône et du Bas-Vallais mentionnés dans l'histoire et les documents antérieurs, se retrouvent debout après comme avant la catastrophe du sixième siècle. Le plus important de ces documents est sans contredit la charte de restauration et de dotation octroyée en 516 à l'abbaye d'Agaune par le roi Sigismond ¹, en ce qu'elle nous fait connaître la plupart des endroits habités de quelque importance existant alors entre Martigny et la tête du lac Léman ². Il est à remarquer que ces deux localités ont toujours formé depuis lors les limites *sud et nord* du territoire immédiat de l'abbaye, territoire qui, sous les rois de Bourgogne de la dynastie rodolphiennne, fut appelé *Comté de la Tête du lac* (*Comitatus Caput-laci* ³) et *Prévôté de Saint-Maurice* (*Præpositura Agaunensis*) sous le régime féodal ⁴.

Voici les endroits compris dans ce territoire que la donation du roi Sigismond désigne nominativement, et qui sont qualifiés de *courtines* ou fermes royales (*regiæ curtes*) dans ce célèbre document de l'an 516 : en partant de Villeneuve, soit de la Tête du lac (*Caput-laci*), et en remontant la vallée du Rhône jusqu'à Martigny, on trouve sur le bord oriental de cette vallée *Aulonum*, Ollon, et *Villiacum*, Villy ; sur le bord occidental du fleuve *Vobregium*, Vouvry, *Auctanis*, Octans ou Autans, et sur la montagne *Octonellum*, Autanelle, et *Silvanum* ou Salvans ⁵. A ces noms il faut ajouter celui du village de Bex, qui n'est point nommé dans la charte de dotation de l'abbaye d'Agaune, et qui, plus tard, a appartenu à l'église épiscopale de

mos evertit, jumenta delevit et quæ cuncta littoribus illis insidebant usque ad Genevam civitatem, violenta atque subita inundatione subvertit. » (l. c.)

¹ Charte de dotation et de restauration de l'abbaye d'Agaune, mai 516. (*Gall. Christ. Nov.* t. XII. *Instr.* p. 421 et suiv.)

² *Ibidem*. « A Capite lacu usque ad Martiniacum. »

³ Voy. *Boccard*, hist. du Vallais, p. 384.

⁴ Charte d'Amédée III, comte de Savoie, de l'an 1143. (*Guichenon*, Hist. de Savoie, t. II, *Pr.* p. 34.)

⁵ Nous suivons la copie authentique du douzième siècle de la charte de 516, conservée dans les *archives de Saint-Maurice en Vallais*, les noms des localités ayant été reproduits d'une manière peu exacte et confuse dans la version publiée par les auteurs de la *Gall. Christ. Nov.* l. c.

Sion¹. *Villa-Baccis*, Bex ou Bévieux, est cependant mentionné par *Marius* comme l'endroit proche duquel les Lombards furent taillés en pièces par les Francs en 574², c'est-à-dire onze ans après la catastrophe de l'an 563. Tous les bourgs et villages que nous venons de nommer se retrouvent plus tard à peu près dans les mêmes emplacements où ils étaient avant cette catastrophe, à l'exception du bourg de *Juviana*. Suivant l'opinion répandue dans le pays, *Juviana*, détruit au sixième siècle, aurait été remplacé par le village actuel d'Évionnaz³.

Par contre, toutes les localités situées en dessous d'Agaune, des deux côtés de la plaine du Rhône, paraissent avoir échappé à la débâcle du fleuve débouchant de l'étroite gorge de Saint-Maurice. Il est au moins certain que ces anciennes localités subsistèrent, comme auparavant, et que les chartes de l'abbaye nous montrent ces mêmes villages comme très-florissants aux dixième et onzième siècles⁴. On remarque en outre que le milliaire placé actuellement dans l'église d'Ollon, et qui marque la distance de dix-sept milles romains, à compter d'Octodurum, a été déterré entre Ollon et Saint-Triphon, c'est-à-dire à l'endroit que ce monument devait occuper sur la chaussée romaine avant d'avoir été renversé. Il en est de même de la colonne qui supporte aujourd'hui le lavoir public de la fontaine de Villeneuve. Cette colonne indique la distance de vingt-six milles qui sépare cette petite ville de celle de Martigny⁵, et il est assez surprenant qu'elle n'ait pas été précipitée dans le lac par le torrent de l'inondation.

Ne devrait-on pas conclure de ces divers faits, que la débâcle de 563 ne fut ni aussi subite, ni aussi violente qu'on pourrait le supposer d'après le récit de Grégoire de Tours⁶? Ou bien il faudra admettre que le torrent de l'inondation se porta vers

¹ *Boccard*, hist. du Vallais, p. 349. Cependant, *Grion*, *Sallaz* et *Antagne* ont toujours appartenu à l'abbaye de Saint-Maurice (p. 354).

² *Marius* ad ann. 574.

³ *J. P. de Rivaz*, Martyrs Thébéens, l. c. p. 72. — *Boccard*, l. c. p. 364.

⁴ Chartes des archives de Saint-Maurice de l'an 921. « *In pago Caput Lacensis*, in villa, *Vuovreia*. (*A. J. de Rivaz*, Coll. Dipl. t. X, p. 61.) — Charte du roi Rodolphe III de l'an 1018. « *Vouvreium*, *Olonum*, *Villiam*, etc. » (*Gall. Christ. Nov.* t. XII, col. 427.)

⁵ *Levade*, Dict. du Canton de Vaud, p. 228 et 349. — *Orelli*, Inscr. Helvet. n° 139, p. 45, et n° 143, p. 46.

⁶ *Gregor. Turon*, Hist. Franc. lib. IV, c. 31. « *Adcumulata aqua erumpens deorsum, . . . ut desuper fererat, . . . cuncta violenta atque subita inundatione diripuit atque subvertit.* (l. c. t. II, p. 86.)

le côté occidental de la plaine du Rhône, et ravagea principalement les quartiers d'en bas du dizain actuel de Monthey. L'église et le bourg de Vouvry auront seuls été préservés par leur situation plus élevée ¹ des atteintes du fléau destructeur qui, dans les localités inférieures, détruisit et emporta tout ce qu'il rencontra sur son passage.

Nous avons fait entendre plus haut que la destruction de la station romaine de *Pennelocus* était probablement antérieure à la catastrophe du sixième siècle. En effet, l'endroit correspondant à cette station avait déjà changé de dénomination au commencement du même siècle. Il est mentionné dans la charte de dotation de l'abbaye d'Agaune de l'an 516, sous le nom de *Caput-laci* ², que ce lieu portait encore vers la fin du huitième siècle, lorsque des religieux, chargés de la translation des reliques de Saint-Marcellin, martyr, passèrent avec leur précieux fardeau à Agaune, et, de là, à l'endroit appelé *Caput-laci*, puis à Vevey ³ (*Bivium*), où les deux routes, conduisant l'une en Allemagne et l'autre en France, se séparaient jadis de même qu'aujourd'hui ⁴.

Il est vrai qu'on a découvert depuis peu d'années, sous une couche de limon de sept à huit pieds de profondeur, des briques et débris de poterie romaine dans l'endroit appelé la *Grange aux Tilles*, entre Rennaz et Villeneuve, soit à environ cinq cents toises de cette dernière ville, où le milliaire romain qui marquait l'emplacement de *Pennelocus*, a été trouvé autrefois. Mais on a remarqué en même temps que ces débris reposaient, non pas sur un sol battu ou pavé, mais sur un ancien gazon, qui formait probablement la superficie du sol avant que des inondations réitérées eussent produit l'exhaussement actuel du niveau de la plaine ⁵. Cette circonstance semblerait indiquer que ces débris appartenaient à des constructions

¹ L'église de Vouvry est placée sur les dernières pentes de la montagne de *Chaumény* à environ quatre-vingts mètres au-dessus du Rhône. (*Carte fédérale*, n° XVIII.)

² *Diplôme du roi Sigismond* de l'an 516, d'après la copie des archives de Saint-Maurice. « A CAPITE LACI usque ad Martiniacum. » Ce passage a été omis dans la *Gall. Christ.* I. c.

³ « *Ex translat. Beat. Martyr. Sancti Marcellini et Sancti Petri*, n° 827, § 14. « *Ubi autem locum qui CAPUT LACI vocatur prætergressus est, Bivium... attigit.* » (*Eginhardi opera*, Edit. Teulet. Paris, 1843, t. II, p. 202.)

⁴ *Bivium* de bis et via; *quadrivium* (prope *Gebennam*) de quatuor et via.

⁵ Observation de M. Rod. Blanchet dans le mémoire déjà cité.

déjà tombées en ruine, lorsqu'elles furent ensevelies sous les couches épaisses de limon argileux qui recouvrent ces débris.

Quoi qu'il en soit, on sait que les stations romaines (*stationes*) étaient toujours placées en dehors des villes et des bourgs fermés, afin qu'on pût y aborder jour et nuit ¹. C'est pourquoi on doit chercher l'emplacement de l'ancien bourg de *Pennelocus*, non à Villeneuve même, mais sur une colline voisine que coupe le torrent de la Tinière ². Cette colline élevée, appelée *Combe de la Tinière* ou *la Mauraz* par les gens du pays, est occupée aujourd'hui en partie par des vignes, et en partie par le nouvel *hôtel Byron*, d'où la vue embrasse tout le bassin du Léman. Les nombreux vestiges de constructions et d'antiquités romaines trouvés à différentes époques dans ce lieu, semblent prouver que là se trouvaient les édifices sacrés et les étuves de *Pennelocus* ³, tandis que les bâtiments affectés au service des postes (*cur-sus publicus*) étaient placés au bord du lac à l'endroit où le vingt-sixième milliaire a été retrouvé ⁴.

Les ruines romaines de la Muraz étaient ensevelies dans des couches de débris carbonisés ⁵ qui indiqueraient que l'ancien *Pennelocus* a été détruit non à la suite d'un éboulement ou de l'inondation, mais par un violent incendie. Ce sinistre antérieur au sixième siècle doit, selon toute probabilité, être attribué à l'irruption des peuplés barbares du Nord, qui ravagèrent les bords du Léman et la grande vallée du Rhône dans le premier quartier du cinquième siècle ⁶.

Cependant, comme l'ancienne route militaire et commerciale, tendant de l'Italie en France et en Allemagne par les Alpes Pennines, continua pendant le moyen-âge à être très-fréquentée, les principales stations établies par les Romains sur cette voie dans le Vallais et sur les bords du Léman, durent être remplacées par des

¹ Voy. N. Bergier, Hist. des grands chemins de l'empire (lib. IV, ch. 9, t. II, p. 638).

² Voy. Bridel, Cons. Suisse, t. X, p. 202. Le torrent de la Tinière, qui descend des Alpes de Chaudes (Chagis, en 1150), tombe dans le lac à deux cents toises environ de l'église de Villeneuve.

³ Bridel, Ibidem, et Orelli, Inscript. Helv. p. 46.

⁴ Orelli, l. c. p. 45. — C'est ainsi qu'on peut concilier les opinions du docteur Levade, qui met *Pennelocus* à Villeneuve (Dict. p. 348), et du doyen Bridel, qui le place à La Muraz. (Conserv. t. X, p. 202.)

⁵ Bridel, ubi supra.

⁶ On assure que Saint-Florentin, évêque du Vallais (de 391 à 418) fut martyrisé à Saint-Pierre de Clages, près de Sion, par les Vandales. (Gall. Christ. Nov. t. XII, p. 736.)

hospices ou d'autres établissements publics plus ou moins rapprochés de ces anciennes stations, mais qui changèrent plus d'une fois de nom et même de place durant cette seconde période.

La station désignée dans les itinéraires de l'empire sous le nom de *Summum Pœninum*¹ fut remplacée, au commencement du neuvième siècle, par un hospice et un petit monastère construits au bourg actuel de *Saint-Pierre d'Entremont*, à la descente du Mont-Joux². Ce monastère, dont la fondation est attribuée soit à Charlemagne lui-même, soit à l'empereur Louis, son fils, fut détruit, au milieu du dixième siècle, par les Sarrazins qui s'étaient rendus maîtres des Alpes Graïes et Pennines³. Le grand hospice, fondé au sommet de la montagne par Saint-Bernard de Menthon, vers le milieu du onzième siècle, remplaça plus tard celui de Saint-Pierre⁴.

Le *Forum Claudii Vallensium* des Césars ayant été détruit au cinquième siècle par les débordements de la Dranse⁵, les habitants étaient allés fixer leurs demeures à un mille au delà contre le pied de la montagne où l'on trouve aujourd'hui Martigny-le-Bourg, qui paraît être l'*Octodurum* du moyen-âge⁶. Vers la fin du même siècle, l'ancien *Forum* des Romains sortit de ses ruines sous la forme d'une ville ouverte, qui fut appelée Martigny-la-Ville⁷. Située dans la plaine, à la croisée des routes du Haut et du Bas-Vallais⁸ et des Alpes Pennines ou du Grand-Saint-Bernard,

¹ Cette station, placée à vingt-cinq milles pas d'*Octodurum*, devait se trouver plus bas que le sommet du col où s'élève le couvent actuel du Saint-Bernard, la vingt-quatrième pierre milliaire ayant été déterrée à Saint-Pierre. (Orelli, Inscr. Helvét. p. 10.)

² La *chronique des évêques de Lausanne* dit positivement que *Hartmann*, promu à ce siège en 851, était auparavant « *elemosynarius sancti Petri montis Jovis*, » (*Cartul. de Laus.* p. 8) et non du Saint-Bernard, comme il est dit par erreur à la page 34. — On sait que l'hospice élevé au haut de la montagne avait pour patron *Saint-Nicolas* et non pas *Saint-Pierre*, patron du bourg de ce nom.

³ *Boccard*, Hist. du Vallais, p. 399. — *Orelli*, Inscr. Helvét. n° XII.

⁴ En 1027, l'hospice actuel ou n'existait pas encore, ou était au pouvoir des brigands qui s'en étaient emparés. (*Boccard*, p. 40-41.)

⁵ Vers l'an 432. (*Boccard*, hist. du Vallais, p. 402.) Il était situé dans le quartier de *Martigny-la-Ville*. (*Orelli*, l. c. p. 8), où se trouve l'église paroissiale appelée *Ecclesia S. Marie Octodurensis* et *Ecclesia S. Marie Martiniaci* au douzième siècle. (*Bulles pap.* de 1168 et 1177, *A. J. de Rivaz*, Dipl. t. X, p. 373.)

⁶ Voyez *Boccard*, l. c. p. 357.

⁷ *Martiniacum* en latin. Cet endroit, qu'on nomme aujourd'hui *Martigny-la-Ville*, est mentionné sous ce nom dans la charte du roi Sigismond de l'an 516.

⁸ Le milliaire déterré à Sion (*Bridel*, Vallais, p. 217) indique l'existence d'une route romaine qui aurait traversé le Haut-Vallais.

cette ville dut renfermer des hôtelleries et des hospices destinés à héberger les voyageurs de toute condition qui fréquentaient ces routes, à l'instar des édifices du même genre qui existaient dans le défilé de Saint-Maurice ¹, depuis la ruine de *Tarnada* détruite par les barbares du Nord en même temps que *Pennelocus*.

Au lieu de cette dernière station romaine, placée à l'extrémité nord de la plaine du Rhône, on trouve, dès le sixième siècle, un endroit appelé *Caput-laci*, dont on a déjà parlé et dont la fondation remonte à la domination burgonde ². Le nom de cette bourgade indique clairement qu'elle avait été bâtie à la *tête du lac*; resterait à savoir si elle occupait le même emplacement que l'ancien *Pennelocus*. Pour éclaircir cette question, on doit se rappeler que l'endroit (*locus*) nommé *Caput-laci* en 827, dans la translation des reliques de Saint-Marcellin, existait en même temps que la tour caverneuse (*specus*) qui, en 830, servit de prison au comte Wala, que l'empereur Louis, son parent, y retint dans une dure captivité ³. Cette forte tour était assise sur un rocher baigné de trois côtés par les eaux du Léman ⁴, à l'extrémité du promontoire formé par le mont *Souchaud* qui s'avance à la tête du lac. Quoique le nom de ce fort ne soit pas indiqué dans la vie de Wala, écrite par *Pasquase Radbert*, qui visita ce personnage dans sa prison ⁵, la manière dont les voyageurs chargés du transport des reliques de Saint-Marcellin parlent de l'endroit appelé *Caput-laci*, qu'ils traversèrent avant d'arriver à Vevey ⁶, ferait supposer que c'est effectivement Chillon qu'ils ont voulu désigner ⁷. A l'appui de cette conjecture, nous ferons remarquer que ces voyageurs n'ont guère pu passer par l'étroit défilé (*clusa*), dont ce château ferme l'entrée, sans y avoir été

¹ La légende des martyrs Thébéens écrite par *Saint-Eucher* (année 480 environ), parle de l'hôtellerie (*diversorium*) située à quelque distance de la basilique d'Agaunum. (*P. de Rivaz*, Lég. Théb. p. 322.)

² Cet endroit est mentionné dans la célèbre charte d'Agaune, de l'an 516. (l. c.)

³ Voyez Chillon par M. Louis Vulliemin. Lausanne, 1851, 1 vol. in-12, p. 12 et suiv.

⁴ *Pasc. Radbertus in vita Walæ*. « Nisi quod ibi (in arctissima specu) cœlum et *Penninas Alpes*, necnon *Limannium lacum* cernebat. » (*Pertz*, Monum. Germ. t. II, SS, p. 559.) Le mont *Souchaud* (*Subtus Chagis*) est le prolongement des Alpes de Naïe qui dominant Montreux.

⁵ *Pertz*, l. c. p. 558.

⁶ On observe dans le récit de la translation des reliques de Saint-Marcellin en 827 (*Eginhardi opera*, l. c. t. II, p. 202), que les porteurs de ces reliques, venant d'Agaune, traversèrent l'endroit appelé *Caput-laci* immédiatement avant d'arriver à Vevey (*Bivium*).

⁷ Chillon, par M. Louis Vulliemin, p. 81, note 2.

arrêtés et même visités par ceux qui en avaient la garde, et que ce n'est qu'à dater du douzième siècle qu'il reçut le nom de *Chillon*, sous lequel il est devenu si célèbre dans notre histoire nationale ¹. Il est au moins certain, d'un côté, que l'endroit appelé *Caput-laci* communiqua son nom à toute la vallée du Rhône dont cet endroit était considéré comme le chef-lieu ², et que, d'un autre côté, le château de Chillon jouissait de la même prérogative sous le régime féodal, et embrassait dans son ressort tout le *Chablais* proprement dit ³.

Il est fort probable qu'au neuvième siècle il existait aussi une bourgade du nom de *Caput-laci* près du donjon, dans l'emplacement où Pierre de Savoie fonda, au treizième siècle, le bourg de Chillon (*burgum Chillionis*) ⁴. Quoi qu'il en soit, le bourg et le château en question paraissent avoir été ruinés vers le milieu du dixième siècle par les bandes sarrazines, qui, après avoir détruit l'hospice de Saint-Pierre du mont Joux, saccagèrent tout le Bas-Vallais ⁵, incendièrent l'abbaye royale de Saint-Maurice d'Agaune ⁶, et étendirent leurs déprédations dans la vallée du Rhône et sur les deux rives du Léman.

Lorsque, sur la fin du même siècle, le Vallais, la Savoie et les bords du lac eurent été délivrés du voisinage de ces hordes pillardes et dévastatrices, qui, pendant plus de trente ans, avaient intercepté tous les passages des Alpes Pennines et Grecques ⁷, les prélats et les grands s'occupèrent à relever les églises et les bourgs détruits par les Maures ⁸. Hugues, évêque de Sion, et parent du roi Rodolphe III,

¹ La plus ancienne charte qui fasse mention de ce château, sous le nom de *Castrum de Chillion*, est la donation faite, en 1150, par le comte Humbert III de Savoie à l'abbaye de Haut-Crêt, de la vallée voisine de la Tinière et des Alpes d'où ce torrent tombe dans le lac. (*Cibrario Docum. Sigil. p. 62.*)

² *Pagus Caput Lacensis* en 924. — *Caput Laci*, anno 1018. — *S. Mauritius de Caplatio* en 1179. (*Chartes de Saint-Maurice*, et *Boccard*, l. c. p. 384.) De ces divers noms s'est formée par corruption la dénomination moderne de *Chablaisium* ou Chablais, comme celle du bourg de *Capolago* sur le lac de Côme.

³ *Cibrario*, *Stor di Savoia*, t. III, p. 47.

⁴ Voy. *Chillon*, par M. Louis Vulliemin, p. 307.

⁵ Inscription de Saint-Pierre du Mont-Joux des dernières années du dixième siècle. « *Ismaëlitæ cohors Rhodani cum sparsa per agros, igne, fame, et ferro sæviret tempore longo, etc.* »

(*Boccard*, *Hist. du Vallais*, p. 399.)

⁶ *Vita S. Ulrici Augustensis episcopi* ad ann. 942. « *Agaunensium monasterium a Sarracenis exustum invenit. . .* » (*Pertz*, *Monum. Germ. SS.* t. IV, p. 404.)

⁷ Voy. *Reynaud*, *Invasion des Sarrazins*, III^e part. p. 179 et suiv.

⁸ Voy. l'Inscription de Saint-Pierre de Mont-Joux citée plus haut. « *Hugo, præsul Genevæ. . . struxerat hoc templum Petri. . .* » (*Boccard*, l. c.)

tenait de la libéralité de ce monarque les domaines dépendants du château et du bourg ruinés de la Tête du lac. Ce prélat fit bâtir une vaste métairie vers l'embouchure du torrent de l'Eau-Froide sur les ruines de l'ancien *Pennelocus*¹, à la pointe opposée du golfe dont le rocher de Chillon forme la pointe septentrionale. Ce nouvel endroit fut appelé *Compendiacum* en latin, et *Compengié* en langue romane, dénomination sous laquelle nous le trouvons mentionné dans une charte de l'an 1005². Ce curieux document parle du Grandchamp et du Château (*Castellare*) voisin comme de simples dépendances du domaine (*villa*) de Compengié³. Le château était très-probablement démantelé et inhabité, et les terrains voisins (*agri*) abandonnés au labourage. Tel est au moins l'état où se trouvaient encore les terres des deux côtés du torrent de la Tinière au milieu du douzième siècle, lorsque le comte Humbert III de Savoie en fit don aux moines de Haut-Crêt⁴. Cette donation fut confirmée au commencement du treizième siècle par son fils le comte Thomas, qui y ajouta nominativement Grandchamp, à la condition d'y planter de la vigne⁵. Il suit de là que les localités habitées qui avaient pu exister auparavant dans le golfe qui s'étend de Villeneuve à Chillon, avaient successivement disparu, et que les hameaux qu'on y trouve maintenant sont d'une date plus récente⁶.

Dans l'intervalle, le château de Chillon, relevé de ses décombres par les comtes de Maurienne⁷, avait été détaché de la terre de Compengié sous le nom qu'il a tou-

¹ C'est-à-dire, là où devait se trouver la maison de poste (*mutatio*) de *Pennelocus*, et où l'on trouve maintenant l'église paroissiale de Villeneuve.

² Charte de Hugues, évêque de Sion, de l'an 1005. « In comitatu Valdensi, in villa *Compendiaco*, etc. (A. J. de Rivaz, Dipl. du Vallais, t. X, p. 105.)

³ *Ibidem*. « In villa *Compendiaco agrum unum qui Grandiscampus nominatur et Castellare prænominatæ coniacens villæ.* » Grandchamp, territoire de la commune de Veytaux où l'on trouve un moulin à plâtre en sortant du défilé de Chillon du côté de Villeneuve.

⁴ Charte de l'an 1150. « Locum de *Tinieres* et totam vallem... ad levam et ad dexteram vallis, sicut aquæ descendunt. » C'est-à-dire *Muraz* et la *Combe de la Tinière* jusqu'à l'Alpe de Chaudes inclusivement. (*Cibario*, Docum. Sigil. p. 62.)

⁵ Charte du comte Thomas I^{er}, de l'an 1214. « Nos dedisse conventui de *Alcrest* terram quæ appellatur *Grandis Campus*, juxta castrum de *Chillon*, tali modo ut si vineam facerent. (*Cibario*, l. c. p. 116.)

⁶ La charte du comte Humbert de 1150 ne mentionne qu'un seul endroit au bord du lac appelé *Reposorium*, qui peut signifier également un cimetière et une maison de refuge. (*Ducange*, Gloss. N. voc.)

⁷ Le comte Humbert y tenait déjà un capitaine (*custos*). (*Cibario*, l. c. p. 63.) Le comte Thomas I^{er} y mit un châtelain (anno 1198, *P. de Balma castellanus de Chillon*). (A. J. de Rivaz, t. X, p. 503) et en

jours porté dès lors. La *villa*, dont il dépendait auparavant, était devenue une bourgade assez populeuse pour réclamer la construction d'une église paroissiale dont l'évêque de Lausanne Landri donna le patronat et la fabrique à l'abbaye de Hautcrêt en 1166¹. C'est aux religieux de cette abbaye de Citeaux, fondée trente ans auparavant dans le Jorat près de Palésieux, que l'on doit, si ce n'est la première fondation, au moins la reconstruction de l'église paroissiale de Compengie². Ce sont ces religieux qui défrichèrent de nouveau et peuplèrent de colons les côteaux situés des deux côtés du torrent de la Tinière entre Chillon et Villeneuve. Dès la fin du douzième siècle, ils avaient déjà construit dans ces quartiers abandonnés plusieurs *granges* ou habitations rustiques, défriché le sol inculte et planté de la vigne dans les localités les mieux exposées³. De nombreux colons, attirés par la douceur du climat et la fertilité du terrain, comparé avec la rigueur de celui de la montagne et l'insalubrité de la plaine du Rhône, étaient venus se fixer autour de ces granges bâties par les *moines blancs* du Jorat. Au milieu du siècle suivant, plusieurs hameaux s'étaient déjà formés à *Grandchamp*, au *Reposoir de la Tinière*, à *la Muraz* et en *Barma*, près de Villeneuve⁴, ainsi qu'à *Plancudray* et à *Vuadens*, au revers du mont Souchaud⁵. Indépendamment de la vigne, cultivée sur les côteaux qui dominent le lac, ces nouveaux colons se livraient à la culture des fèves, de l'orge et de l'avoine⁶.

outre un *receveur* (*Wilbertus minister de Chillon*), année 1214. (*Cibario*, l. c. p. 116), et un *portier* (*P. de Saillon, portarius de Chillon*), année 1234 (*Data Pr. d'Achaia*, t. II, p. 6).

¹ Charte de l'évêque Landri de 1166. « *Ecclesiam de Compengie.* » (*Zapf*, Monum. p. 107.) « *Ecclesiam de Villanova quæ vulgariter de Compengie dicitur.* » Anno 1228. (*Ibid.* p. 128.)

² « *Tibi (Magnoni abbati Altæ Christæ) et successoribus tuis ad ecclesiam construendam cæterasque officinas... dono et concedo... ecclesiam de Compengie, etc.* » (Charte de l'évêque Landri de 1166.) — Le passage ci-dessus a été omis dans *Zapf*, l. c. p. 128.

³ « *Vineas in Magno Campo,* » anno 1288. — « *Vineas in Barma prope Villam-Novam,* » anno 1247. — « *Vineas en la Muraz,* » anno 1297. (*Titres de Hautcrêt.*)

⁴ In *Barma* prope Villanova, anno 1247. (*Layette d'Aigle*, n° 3, et non pas *Barnia* ou *Balnea*, comme le dit *Levade*, p. 351.)

⁵ Confirmation de la donation du comte Humbert par Amédée IV, comte de Savoie, en 1239 (25 juillet, IV kal. julii). « *Homines morantes in Tigneria a Reposorio usque ad montanam de Chagis.* » (*Chartes de Hautcrêt*). — Anno 1264. « *Homines de Grandchamp, de la Muraz, de Plancudray, de Vaddens,* » (*Item.*)

⁶ « *Universi agricolæ habentes tenementum a loco qui dicitur Repositorium, usque ad prata de Sexta,* » payaient au couvent des redevances (*terrarium*) consistant principalement en fèves (*fabæ*), en orge et en avoine. (*Titre de 1276. Ibidem, Invent. Analyt. côté DD.*)

Le châtel de Chillon et Villeneuve étant échus en partage à Aymon de Savoie, seigneur de Chablais, frère du comte Amédée IV et de Pierre ¹, Aymon, qui résidait à Chillon, « considérant qu'il n'y avait lieu convenable hors du Châtel ² pour herberger la nuit les voyageurs et les pèlerins venant de France, et de maints autres lieux pour se rendre à Rome et ès-marches d'Italie, résolut de faire construire près de la porte de Villeneuve ³ une chapelle en l'honneur de Notre-Dame, et tout auprès un Hôtel-Dieu, « soit un hospice, » pour y recueillir, retrayer et sustenter les pauvres, tant pèlerins qu'autres, ainsi que les malades. » Cet Hôtel-Dieu et son église furent richement dotés par ce prince, aussi généreux que pieux, par une charte datée du château de Chillon du 25 juin 1236 ⁴.

Cette nouvelle fondation ne devait pas, dans la pensée du fondateur, préjudicier aux droits acquis du couvent de Hautcrêt, collateur et patron de l'église paroissiale de Villeneuve, soit de Compengié, qui lui avait été donnée dans le siècle précédent par Landri, évêque de Lausanne ⁵. A cet effet, Aymon de Savoie fit, le même jour (25 juin 1236), avec l'abbaye de Hautcrêt un traité, par lequel les droits respectifs de l'hospitalier et des desservants de la chapelle de Notre-Dame et de l'Hôtel-Dieu d'une part, et, de l'autre, ceux de l'église paroissiale et du curé de Villeneuve ⁶, furent définitivement réglés par un jugement arbitral rendu par les abbés de Saint-Maurice, d'Aulps et de Haute-Combe, qui avaient été choisis comme médiateurs par les deux parties intéressées.

¹ Traité entre le comte Amédée IV et ses frères Aymon et Pierre, de l'an 1234. (*Data Principi d'Achaïe*, t. II, p. 6.)

² Le *Burgum Chillonis* dont on attribue la fondation au comte Pierre (Voy. *Chillon*, par Louis Vulliemin, p. 307) ne serait-il point la même chose que l'endroit appelé *li Baux*, près de Chillon, que le comte Philippe acheta en 1282 pour 58 livres. (*Archives de Turin, Vaud*, paquet 7.)

³ La charte de fondation dit « *intra muros*. »

⁴ Fondat. de l'hôtel-Dieu de Villeneuve : « Aymo de Sabaudia, dominus Chablaisii, notum facimus. . . . nos fundasse *Domum Dei* intra muros *Villæ novæ*, diœcesi Lausannensi, ad honorem *Beatæ Mariæ Virginis* et omnium sanctorum Dei, etc. . . . Dotantes ipsam. . . . Actum apud Chillon. . . . anno Domini M. CC. XXX. sexto, 7^o kalend. julii. » (*Guichenon*, Hist. de Savoie. t. II, Pr. p. 57.)

⁵ *Supra*. — Charte de l'an 1166, Voir la Bulle de confirmation du pape Innocent IV, de l'an 1248. (*Zapf*, Monum. Germ. p. 107 et 128.)

⁶ Arbitrage entre Aymon de Savoie, seigneur de Chablais, et l'abbaye de Hautcrêt, de 1236. « Volentes, in hoc et monasterii de Altacrest indemnitati consulere et matrem ecclesiam de Villanova a futuro dispendio preservare, . . . pronunciatum fuit ab eisdem arbitris, etc. » Actum apud Chillon, anno 1236, VII. kal. julii. (*Monum. Hist. Patr.* t. I. Cart. col. 1313.)

On doit supposer qu'à l'époque où le comte Thomas fit choix du local de Villeneuve pour y fonder une ville franche, destinée, sans doute, à recevoir par la suite un plus grand développement, cette localité était moins marécageuse et moins exposée aux inondations qu'elle l'est actuellement. Plusieurs indices viennent appuyer cette conjecture. Il paraît, en premier lieu, que le torrent de l'Eau Froide, qui maintenant tombe dans le Léman tout près de Villeneuve, coulait autrefois fort au delà et se réunissait probablement au bey (ruisseau) de Noville. Il est au moins certain qu'au douzième siècle le hameau actuel des Grangettes, situé au bord du lac entre Villeneuve et Noville, dépendait de l'église de Compengie¹. Les moines de Hautcrêt y bâtirent une ferme appelée *Grangia de Novellis* en 1179², et ils jouissaient pendant deux jours de la semaine du droit de pêche dans le bey de Noville³.

On observe, en outre, qu'au treizième siècle un espace assez large existait entre les murailles de la ville et la grève du lac⁴. On remarque de plus un îlot sur lequel croissent quelques arbres, situé à deux cent quarante toises du rivage, et une lagune qui s'étend à trente toises en avant, parallèlement au bord actuel du lac, ainsi qu'un ancien chemin tendant de Villeneuve à Noville, que l'invasion des eaux a rendu impraticable et dont il ne reste que le pont⁵. Enfin, on retrouve à Villeneuve plusieurs pavés les uns sur les autres; l'église paroissiale est enterrée de quelques pieds, et pour entrer dans les anciennes maisons depuis la rue, il faut descendre un ou deux degrés⁶. Ces diverses circonstances concourent toutes à démontrer un exhaussement graduel du niveau des eaux du Léman aux environs de Villeneuve, postérieur d'un siècle ou même de deux à la fondation de cette ville, et qui a dû contribuer à rendre la contrée plus insalubre qu'elle ne l'était auparavant, et à hâter la décadence de cette ville, qui paraît avoir été très-florissante sous la domi-

¹ C'est-à-dire que les *Grangettes* étaient du diocèse de Lausanne, tandis que *Noville* appartenait au diocèse de Sion.

² Bulle du pape Alexandre III pour Hautcrêt, de l'an 1179. « *Eclesiam de Compengie, Tractum de Bey, Grangiam de Novellis.* » (*loc. supra cit.*)

³ *Tractum de Bey* est le quartier du bey de Noville (*Conserv. Suisse*, t. VIII, p. 47), et non pas le lac de Brêt, qui n'existait pas encore. (Voy. *Ph. Bridel*, *ibid.* p. 68.)

⁴ *Actum prope lacum, retro domum ballarum* (la douane) *predictæ Villenovæ.* — *Titre de Hautcrêt* de 1297. (*Lay.* 145, n° 18, *aux Arch. cant.*)

⁵ Voy. la Carte de la plaine du Rhône, par l'ingénieur *Piccard*, 1843.

⁶ Observations de M. *Rod. Blanchet*, *Hist. nat. du Léman*, p. 20.

nation de la maison de Savoie à cause du passage des marchandises transportées en France et en Allemagne, sur lesquelles on prélevait des droits qui formaient une notable portion des revenus du prince ¹.

La grande paroisse de Noville, limitrophe de celle de Villeneuve, comprenait, outre la commune de ce nom, les territoires contigus de Rennaz (*Reyna*) et de Roche (*Roche*). L'église de Noville est mentionnée pour la première fois dans la bulle du pape Alexandre III, de l'an 1177, comme annexe de l'église paroissiale de Cors ou *Corps*, de même que la chapelle et l'hôpital de Saint-Jacques de Roche ². Au treizième siècle, cette annexe était devenue la principale de la paroisse de Noville, et il n'est plus fait mention de celle de Cors ³. Ces églises, ainsi que l'hôpital de Roche, appartenaient à la prévôté du Grand-Saint-Bernard, laquelle partageait la propriété utile des fonds de cette vaste paroisse avec divers petits vassaux des comtes de Savoie ⁴. Les terrains environnant de toute part le hameau actuel de *Chambon*, entre les villages de Roche, de Crebelley et de Noville, connus au treizième siècle sous le nom de *Condamine du Mont-Joux*, appartenaient au couvent du Saint-Bernard ⁵, qui avait conservé ces propriétés jusque dans ces derniers temps ⁶.

Si l'on pouvait se fier à la tradition, portant que *Hartmann* était aumônier du couvent de *Saint-Pierre du Mont-Joux à Roche*, lorsqu'il fut élu évêque de Lausanne en 851 ⁷, il s'ensuivrait que la chapelle et l'hôpital de Roche auraient existé dès le neuvième siècle, non comme dépendances de la prévôté de Saint-Nicolas ou du Saint-Bernard, mais comme succursale du monastère fondé au bourg de Saint-

¹ Dans les quatre-vingt-huit semaines, commençant avec le mois de septembre 1294, il passa à la douane de Villeneuve 7,307 balles de marchandises. (*Cibrario, delle Finanze di Sav. Opuscoli*), p. 246)

² Bulle du pape Alexandre III, du XII des kal. de juin 1177, pour le Saint-Bernard. « *Capellam et hospitale Sancti Jacobi de Roche: ecclesiam de Corps et de Novellis.* » (*A. J. de Rivaz, Dipl. du Vallais*, t. X, p. 373.)

³ Bulle du pape Honoré IV, de 1286, pour le Saint-Bernard : « *Ecclesiam de Novilla.* » (*Ibid.* p. 374.) En 1209, *Gilbert de Cors* était *métral de Chillon*.

⁴ *Turumbertus de Novilla* paraît comme témoin dans un titre de Saint-Maurice de l'an 1174. (*Ibid.* p. 412.)

⁵ Titre du Saint-Bernard, de l'an 1276, sous le prévôt *Martin* : « *En Chambon in medio contaminate Montis Jovis.* » (*A. J. de Rivaz*, l. c. t. XII, p. 3.)

⁶ Voy. la *Feuille des Avis officiels du Canton de Vaud*, du 13 avril 1849. On y voit que les propriétés du Saint-Bernard s'étendaient dans les *grands marais* jusqu'à la *Toile*.

⁷ *Curt. de Lausanne*, l. c. p. 8 et 31.

Pierre dans l'Entremont par les empereurs carlovingiens, et réuni plus tard à l'hospice construit au haut de la montagne par Saint-Bernard de Menthon dans le onzième siècle ¹. Quoi qu'il en soit, l'hôpital de Saint-Jacques de Roche est mentionné pour la première fois d'une manière authentique dans la bulle du pape Alexandre III de l'an 1177, en faveur de la prévôté du Mont-Joux dont on a parlé ².

On a démontré plus haut qu'Ollon, Villy et Vouvry sont vraisemblablement les seules localités subsistantes dans la plaine du Rhône, dont l'origine remonte au delà du sixième siècle ³. Quoique la tour de Saint-Triphon ne soit point un ouvrage des Romains ⁴, les matériaux qui ont été employés dans sa construction, ainsi que les monnaies romaines, qui ont été trouvées sur la colline élevée et abrupte qui porte cette tour massive ⁵, lui assignent une origine fort reculée. A la vérité, aucun document à nous connu ne fait mention de cet endroit avant le douzième siècle ⁶; néanmoins, nous sommes portés à croire que la tour de Saint-Triphon a été bâtie dans le dixième siècle sous les rois Rodolphiens, pour servir de refuge aux habitants des bourgades voisines d'Ollon et de Villy, exposés aux attaques soudaines des bandes sarrazines qui occupaient alors les hautes vallées des Alpes Graïes et Pennines. Il y a toute apparence que cette forte tour fut comprise par le roi Rodolphe III dans la restitution qu'il fit au monastère d'Agaune, en 1017, des deux terres ci-dessus nommées ⁷. A l'appui de cette conjecture, on remarque qu'au douzième siècle l'église de Saint-Triphon ⁸, annexe de l'église paroissiale

¹ Voy. *De Loges*, Essai sur le Saint-Bernard, p. 68.

² Voir plus haut. — *Conon de Roche* paraît parmi les ecclésiastiques témoins de la fondation de l'abbaye de Hautcrêt en 1134. (*Zapf*, l. c. p. 81.)

³ Charte de dotation de l'abbaye d'Agaune, par le roi Sigismond, en 516 : « *Curtes... Aulonum* (Ollon), *Villiacum* (Villy), *Vobregium* (Vouvry). »

⁴ Voy. *Bridel*, Cons. Suisse, t. VI, p. 239.

⁵ Voy. *Levade*, Dict. du Canton de Vaud, p. 314.

⁶ *Humbert*, qualifié de *miles de S. Triphon*, paraît dans un titre de Saint-Maurice de l'an 1190. (*Collect. dipl. de Müllinen*). Mais le château, (*castrum Sancti Triphoni*), est nommé seulement en 1238. (*A. J. de Rivaz*, l. c. t. XI, p. 356.)

⁷ *Aulonum* peut venir du latin *aula*; c'est aussi le nom d'un château fort du mont Hæmus. Une montagne de Calabre porte aussi le nom de *mons Aulonis*. — *Saint-Triphon* était le nom du saint auquel l'église était dédiée, et la tour de Saint-Triphon n'aura pris ce nom qu'après avoir été détachée de la terre d'Ollon.

⁸ Anno 1190. « *W. clericus reddidit capitulo Agaunensi jus patronatus ecclesiæ S. Triphoni.* » (*Müllinen*). — 1250. « *Ecclesia Sancti-Victoris de Ollono.* » (Titre de Saint-Maurice, *A. J. de Rivaz*, t. XI, p. 476.)

d'Ollon dédiée à Saint-Victor, appartenait à l'abbaye de Saint-Maurice, et que la plupart des fonds ruraux de la terre de Saint-Triphon et de Charpigny provenaient d'abergements faits par cette abbaye¹. Enfin, tous les habitants du mandement d'Ollon étaient tenus, à tour de rôle, de faire le service du guet ou de la garde au château de Saint-Triphon, et avaient le droit de s'y réfugier en temps de guerre².

Marius d'Avenches parle dans sa chronique de l'endroit appelé *Baccis* où les Lombards furent défaits par les Francs en 574, après avoir saccagé le Vallais et pillé l'abbaye de Saint-Maurice³. Mais il est à remarquer que le célèbre chroniqueur ne joint à ce nom aucune épithète qui indique que cet endroit fût un bourg. Il semble qu'il a voulu parler uniquement du champ de bataille où ces barbares furent taillés en pièces. La plaine de Bex, aboutissant au Rhône, renferme, dit-on, des débris d'armes qui rappellent cet événement⁴. Le nom de *Baccis*, donné à ce lieu par Marius, peut se rapporter au passage du fleuve qui, depuis la destruction du pont romain en 563, s'effectuait à Massonger au moyen d'un bac⁵.

Ce qui est plus certain, c'est qu'aucun document à nous connu ne fait mention de Bex (*Bais*, *Baz*, *Batium*) comme localité habitée avant le douzième siècle⁶. Le vaste mandement de ce nom, qui s'étendait tant en plaine qu'en montagne depuis le Rhône jusqu'au mont Cheville, paraît avoir été formé par la réunion en une seule paroisse de plusieurs territoires situés des deux côtés de l'Avençon et qui appartenaient à des seigneurs différents. Les uns relevaient du comte de Savoie à cause du château de Chillon⁷; les autres de l'abbaye de Saint-Maurice⁸; d'autres, enfin,

¹ Sentence du juge de Chablais de l'an 1266. (*Gall. Christ. Nov.* t. XII. Instr. Col. 509.)

² Convention entre l'abbé de Saint-Maurice et *Guido miles de S. Triphono* de l'an 1238. « *Exubiæ in castro de S. Triphono ad custodiendum dictum castrum, quas, ratione dicti castri, ab hominibus ecclesiæ Agaunensis de Olleno exigebant.* (*A. J. de Rivaz*, t. XI, p. 356.)

³ « *Marius ad ann. 574.* »

⁴ En *Champagne* (*campus pugnæ*); on appelle ainsi la plaine du territoire de Bex, qui s'étend à la droite de l'Avençon jusqu'aux anciennes salines au bord du Rhône, vis-à-vis du bac de Massonger (*Carte du Gouvernement d'Aigle, par de Rovéréa et Gruner.*)

⁵ Le mot *Baccis*, *baccus*, dans la basse latinité (*Ducange gloss.*) se dit du passage d'une rivière ou d'un bac.

⁶ Parmi les seigneurs vassaux du comte de Savoie Amédée III en 1138, on trouve « *Willelmus et Garnerius de Bais.* » (*Cibario*, Docum. Sigil. e mon. p. 46.)

⁷ Comme chef-lieu du comté de la *Tête du Lac*, et, plus tard, de la châtellenie de Chillon.

⁸ Savoir la colline de *Chiètre* et le vignoble de *Cries* ou le fief dit de l'*Aumônerie*. (*Archiv. de Saint-Maurice*, titres du douzième et treizième siècles.)

de la mense épiscopale de Sion, à cause de la propriété ou du patronat de l'église de Saint-Clément de Bex. Celle-ci étant la plus ancienne de toutes les églises bâties plus tard dans le mandement de Bex, l'évêque et le chapitre de Sion¹ prélevaient la dime ecclésiastique sur la *totalité* du territoire de ce mandement, quoique ce prélat ne possédât d'ailleurs qu'une partie de la seigneurie de Bex².

Girolde de Bex, qui vivait dans la seconde moitié du douzième siècle, ayant réuni dans sa personne la majeure partie des fiefs mouvants de ces divers seigneurs, il fit bâtir le châtel de Bex, dont on voit encore les ruines sur la colline de Chiètre³, et fonda, près de l'église de Saint-Clément, le bourg de Bex (*burgum novum*⁴). Dès lors Girolde fut qualifié de seigneur (*dominus*) ou dynaste (*baro*) de Bex par les comtes de Savoie, dont il relevait au premier chef⁵. Cependant, les terres de Gryon et de Lavey, qui appartenaient à l'abbaye de Saint-Maurice, avaient déjà été détachées de la seigneurie de Bex à l'époque dont nous parlons⁶. Il est à remarquer que le petit village de Morcles, situé au-dessus de Lavey, est déjà mentionné dans une charte du onzième siècle⁷, c'est-à-dire plus d'un siècle avant les autres localités du mandement de Bex qu'on vient de nommer. Les hameaux de *Frenières* et de *Belmont* ou *les Plans*⁸, situés dans le même mandement, et *Antagne*, dépendant de celui d'Ollon, soit de la terre de Villy, paraissent également dans les titres de la fin du

¹ Voy. la cession de l'église de *Bais* faite par Guillaume, évêque de Sion, à son chapitre en 1193. (*L. c.* t. X, p. 477.)

² En 1219, *D. Petrus de Turre* tenet in feudum ab episcopo *Bais*, videlicet quod est de feudo ecclesiæ. (*Gall. Christ. Nov.* t. XII. Instr. col. 497.)

³ On donne à ces ruines le nom de *Tour de Duin*, à cause de son dernier possesseur au quinzième siècle. Cependant, tout nous porte à croire que ce fut *Girolde de Bex* qui bâtit cette tour, dont la construction remonte évidemment au douzième siècle.

⁴ « *Giroldeus dominus de Batio*... dedit hominem suum de *burgo novo*, casalem et mansionem ipsius. » Anno 1174. (*Titre des Archives de Saint-Maurice*.)

⁵ Charte du comte Humbert III, de 1179. « Ex parte comitis juraverunt barones isti *Giraudus de Baz*, etc. » (*Cibario*, l. c. p. 80.)

⁶ « Feudum de *Gryon* et terra de *Laveto* » appartenaient, en 1189, à cette abbaye. (*A. J. de Rivaz*, Dipl. t. X, p. 441 et 442.)

⁷ Charte d'inféodation d'Aymon, évêque de Sion, de l'an 1043 : « Terrulam ecclesiæ sedunensis, quæ dicitur *Morcles* cum Alpibus quæ vocantur *Martiniaci* (les Martinets). (*A. J. de Rivaz*, l. c. t. X, p. 151.)

⁸ « In parrochia de *Batio*, decimæ de *Frenières* et de *Belmont*, » anno 1228. (*A. J. de Rivaz*, Diplom. t. X, p. 236.) — « Ecclesia Sanctæ Mariæ de *Belmont*, » anno 1286. (Bulle du pape Honoré IV pour le Saint-Bernard, *Ibid.* t. XI, p. 236.)

douzième siècle et du commencement du treizième ¹. Ces dates nous font voir que les localités, qui aujourd'hui sont les plus importantes dans la plaine du Rhône, soit dans le district d'Aigle, ne sont pas à beaucoup près celles dont la fondation remonte le plus haut. A l'appui de cette remarque, nous citerons encore Yvorne, *Evurnum* en latin, qui paraît plus ancien que le bourg voisin d'Aigle. Le premier de ces deux endroits se trouve déjà mentionné dans une charte du commencement du onzième siècle ², tandis qu'Aigle ne date que du commencement du siècle suivant.

Les auteurs modernes qui ont imaginé de recourir à des étymologies hasardées pour faire remonter jusqu'à l'époque de la domination romaine la fondation d'Aigle et d'Yvorne, se sont évidemment trompés dans leurs conjectures ³. Le nom primitif du bourg d'Aigle est *Allio*, soit en latin, soit dans l'idiôme romand, et aucune charte connue ne fait mention d'un endroit de ce nom avant le douzième siècle. Il est parlé pour la première fois de l'église de *Saint-Maurice d'Aigle* dans un document émané de Saint-Guérin, évêque de Sion, qui ne fut promu à ce siège épiscopal qu'en 1138 ⁴. Cette église avait été fondée, à ce qu'il paraît, par l'abbaye d'Agaune au débouché de la vallée des Ormonts qui lui appartenait, pour l'usage des pâtres qui fréquentaient en été les hauts pâturages de ces montagnes ⁵. Le pieux évêque ayant reconnu que l'abbaye avait été injustement dépouillée de la propriété de cette église par ses prédécesseurs, la lui restitua vers l'an 1143 ⁶,

Un peu plus tard, les religieux hospitaliers du Saint-Bernard fondèrent à Aigle la chapelle de *Saint-Pierre* dans le quartier qui en a gardé le nom ⁷. Dans les pre-

¹ « Decimæ de Antagnes, » anno 1199. (*Ibid.* p. 519.)

² Charte de Burchard II, archev. de Lyon et abbé d'Agaune, de l'an 1020 environ : « In pago *Capite Laci, Villiacum, Ollonum, Evurnum.* » (*Titres de Saint-Maurice Coll., Charletti*, t. I, p. 81.)

³ *Rochat*, Mém. Hist. t. I, p. 138, et *Levade*, Dictionn. p. 9, qui font dériver les noms de ces endroits de *ala* et *hibernum*.

⁴ *A. J. de Rivaz*, *Vallesia Christ.* t. II, p. 452. Il mourut au commencement de l'an 1150.

⁵ L'église et le prieuré de *Saint-Maurice d'Aigle*, étaient situés sur la colline que couronne le château dans le quartier appelé *les Cloîtres*.

⁶ Charte non datée de Saint-Guérin, évêque de Sion : « *Ecclesiam S. Mauritii de Allio, quam ecclesia Agaunensis injuste amiserat. . . reddidit.* » — Parmi les témoins, on trouve *Willelmus de Allio*. (*A. J. de Rivaz*, *Diplom.* t. X, p. 313.)

⁷ Savoir entre le Bourg et les Cloîtres du côté du midi. « *Capella S. Petri de Allio,* » anno 1177. — Bulle du pape Alexandre III. (*Ibid.* p. 373.)

mières années du treizième siècle, les abbés de Saint-Maurice ayant formé un prieuré des domaines dépendants de la première église dédiée au chef de la légion thébéenne, ils firent bâtir dans un autre quartier une troisième église sous l'invocation de *Saint-Jacques*, qui devint paroissiale et autour de laquelle se forma le bourg actuel d'Aigle ¹. Ce bourg fut fondé sous les auspices du comte Thomas, à peu près en même temps que celui de Villeneuve, c'est-à-dire au commencement du treizième siècle. Ceci résulte assez clairement d'un échange de la forte tour d'Aigle, que ce prince fit en 1231 avec les seigneurs de Saillons, contre le château du même nom dans le Bas-Vallais. Dans cet échange, le comte se réserva le bourg d'Aigle (*burgum de Allio*), ainsi que l'hommage direct des divers fondateurs nobles (*militēs*) qui se partageaient le territoire du mandement d'Aigle ². Plus tard, les successeurs de ce prince octroyèrent aux habitants de ce bourg les mêmes franchises et privilèges qu'il avait accordés aux bourgeois de Villeneuve ³.

Si du côté droit nous passons à la rive gauche du Rhône, nous remarquons qu'à l'exception de *Vouvry*, dont on a déjà parlé, les principales localités de cette partie orientale ou *vallaisanne* de la plaine ont une origine comparativement assez moderne. On ne trouve aucune charte qui fasse mention des bourgs ou villages de *Massonger*, de *Monthey*, de *Vionnaz* et de *Port-Vallais* avant le treizième siècle, et comme nous connaissons un assez grand nombre de documents du douzième siècle qui concernent cette partie de l'ancien Chablais, il est à présumer que ces localités n'avaient pas encore acquis assez d'importance pour donner lieu à des transactions ou autres actes de nature à constater leur existence comme localités séparées du vaste territoire régalien de *Vouvry*, lequel appartenait à l'abbaye de Saint-Maurice ⁴ la suzeraineté des comtes de Savoie, souverains du pays ⁵.

¹ L'église de Saint-Jacques d'Aigle est mentionnée pour la première fois dans un document de l'abbaye de Saint-Maurice de l'an 1214. (*A. J. de Rivaz*, l. c. t. XI, p. 37.)

² Voy. *Cibario*, Stor. de Savoia, t. I, p. 245, note 1. — *Titre des Arch. de la cour de Turin, Chablais*, paq. I, n° 1.

³ Charte des franchises d'Aigle, octroyée par le comte Amédée V, du 18 mai 1314. (*A. J. de Rivaz*, l. c. t. XII, p. 595.)

⁴ Diplôme de Rodolphe III, de l'an 1017, cité plus haut : « R. rex . . . reddidit Ecclesie Agaunensi *Vouvreyum*, etc. » (*Gall. Christ. Nov.* t. XII, Instr. Col. 427.)

⁵ Voy. *Mém. et Doc. de la Société d'hist. de la Suisse Romande*, t. VIII. — Notice sur Chillon, par M. de Bons.

Les renseignements qui précèdent concourent tous à faire voir que la fondation des principales localités situées dans la plaine du Rhône, soit à la droite, soit à la gauche du fleuve, n'a guère de relation immédiate avec les phénomènes *physiques* qui ont contribué à changer l'aspect de cette plaine, et qu'il est plus naturel de rapporter l'origine de ces fondations à des circonstances politiques ¹. En effet, aussi longtemps que la domination des comtes de Savoie dans le Bas-Vallais et le Chablais resta précaire ou contestée, les princes de cette maison, ni leurs vassaux n'ont dû s'occuper à augmenter le nombre des établissements, églises, bourgs ou villages existant dans ces contrées. Comme nous l'avons déjà dit, en parlant de la fondation de Villeneuve, ce n'est guère qu'à dater de l'extinction de la maison des Zähringen, au commencement du treizième siècle, que la souveraineté du comte Thomas fut pleinement et définitivement reconnue dans le Chablais vaudois et vallaisan ¹.

Nous ne voulons pas dire cependant que l'état physique dans lequel se trouvait la plaine du Rhône n'ait eu aucune influence sur celui de la culture et de la population répandue dans cette plaine. On conçoit aisément qu'à une époque plus reculée, chaque fois que le Rhône sortait de son lit par suite de quelque éboulement considérable ou d'un grand débordement de ce fleuve ² et des nombreux torrents alpêtres qui se jettent dans son bassin, il se divisait et se subdivisait en un grand nombre de bras, en sorte que la tête du lac, à partir de la colline de Saint-Triphon, offrit pendant une période plus ou moins longue l'aspect d'un vaste *delta*, sujet à être fréquemment submergé par les eaux. Du milieu de ces bas-fonds s'élevaient çà et là des collines pierreuses et couvertes de broussailles, appelées *crêt* ou *bruit*, dans l'idiôme du pays, et où furent bâtis plus tard des bourgs et des villages.

On reconnaît aisément les traces de ces différents bras du Rhône, se creusant un lit temporaire dans les bas-fonds de la plaine et autour des flachères qui ont conservé le nom d'*îles*, même depuis qu'elles ont été reconquises à la culture. Cet ancien aspect de la plaine de Villeneuve n'a dû changer qu'à la suite des travaux d'endiguement du Rhône commencés, à ce que l'on suppose, au treizième siècle

¹ Voy. notre *Mémoire sur le Rectorat*, p. 133 et suiv.

² A partir des inondations dont il est parlé dans *Marius d'Avenche* au sixième siècle, les annales du Vallais en comptent un nombre infini, toutes plus ou moins désastreuses. (Voy. *Boccard*, l. c. passim.)

par les princes de Savoie, les abbés de Saint-Maurice et les religieux hospitaliers du Saint-Bernard, et continués par les communes riveraines ¹.

A cette époque reculée, les habitants des bourgs et villages voisins payaient encore aux seigneurs du pays une redevance proportionnée, non à la contenance du terrain dont ils avaient la jouissance précaire, mais au nombre de bottes de fourrage qu'ils récoltaient dans les bas-fonds ², tantôt submergés, tantôt laissés à sec par les divagations incessantes des eaux du fleuve et de ses torrentueux affluents, tels que la *Grande-Eau*, la *Viège*, etc. Plus tard, les terrains marécageux qui aboutissent au Rhône furent concédés en toute propriété aux communes de la plaine, à charge de diguer le cours du fleuve et d'entretenir ces digues à leurs propres frais. C'est à la suite de ces concessions successives et des travaux de dessèchement, entrepris avec plus d'ensemble et de persévérance, qu'ont été conquises sur les eaux les propriétés de ces communes et des nombreux hameaux épars dans cette plaine. L'histoire du moyen-âge nous dévoile une partie des vicissitudes qu'elle a éprouvées dans cette longue période de temps. Des études physiques et archéologiques faites avec soin, et en s'appuyant sur les données historiques qui ont pu être recueillies dans ce mémoire, serviront, nous l'espérons du moins, soit à compléter nos observations, soit à les rectifier s'il y a lieu.

¹ Dans la fondation de l'hospice de Villeneuve par Aymon de Savoie en 1236, il est parlé de *prairies* formées, « pratis quæ fecimus ad cuneum Rhodani » (aujourd'hui les grèves du fort à Culet, territoire de Noville et de Port-Vallais). Ce qui suppose que ce prince avait fait faire de grands travaux d'endiguement dans cette partie du Rhône.

² Voy. l'accord fait entre l'abbaye de Saint-Maurice et le seigneur de Saint-Triphon en 1238. (*A. J. de Rivaz*, *Diplom.* t. XI, p. 356.)

APPENDICE.

ORIGINE ET SIGNIFICATION

DU MOT

TAUREDUNUM.

Il faut convenir que la connaissance exacte de l'origine et de la signification de certains noms propres contribuerait souvent à éclairer l'histoire primitive d'un peuple, d'un pays ou d'une ancienne ville. Mais quels que soient d'ailleurs les progrès remarquables qui, de nos jours, ont signalé l'étude comparative des anciens idiômes, les résultats obtenus sont encore trop peu certains pour offrir aux recherches étymologiques une base solide ¹.

Les écueils qu'on rencontre dans les études de cette nature sont nombreux et de plusieurs genres. Premièrement, les anciens noms de peuples et de pays, de fleuves et de montagnes, sont rarement parvenus jusqu'à nous dans leur forme pure et originelle. Secondement, les mêmes noms sont articulés et écrits de diverses manières dans les différents dialectes de la même langue. Enfin, nos contrées ont été successivement habitées par les Gaulois ou *Celtes*, par les Romains et par les nations germaniques ; en sorte que la première question qui se présente est celle qui consiste à déterminer à laquelle des trois langues mères que parlaient ces différentes

¹ Parmi les travaux récents sur cette matière, qui concernent la Suisse, ceux du docteur *H. Meyer* (*Die Ortsnamen des Kantons Zürich*, 1848), et du professeur *J.-B. Brosi* (*Keltische Sprachelemente in dem althelvetischen Benennungen Geschichtsfreund*, t. VI, p. 189 et suiv.), sont marqués au coin d'une sévère critique.

nations, appartient le nom dont on cherche l'étymologie. Or, cette question fondamentale est ordinairement celle dont la solution *a priori* donne lieu aux suppositions les plus erronées ¹.

Ces difficultés diminuent cependant lorsque les noms locaux dont on cherche l'origine et la signification, remontent à une époque à peu près certaine, ou qu'ils renferment dans leur composition des mots élémentaires qui se retrouvent fréquemment dans d'autres noms appartenant notoirement à l'une des trois périodes historiques dont nous venons de parler. Ainsi, par exemple, il est indubitable que les noms de montagnes et de rivières, de villes et de bourgades, mentionnés dans l'histoire de la conquête des Gaules de *Jules-César*, tels que *Jura mons*, *Rhodanus*, *Octodurum*, *Sedunum*, etc., remontent à la période anté-romaine ou gauloise, et nous pouvons en conclure avec assez de certitude, que ces dénominations dérivent des idiômes celtiques ou gaulois ².

Plusieurs villes gauloises qui furent décorées de nouveaux noms en devenant des colonies romaines, gardèrent néanmoins la mémoire de leur ancien nom; ces villes reprirent même leur dénomination gauloise après la chute de l'empire. Comme exemples, nous citerons Avenches et Nyon dans l'Helvétie occidentale. On sait que la première de ces villes, nommée *Aventicum*, reçut des empereurs le nom de *Colonia Pia Flavia* (Helvetiorum); tandis que la seconde, appelée *Noviodunum*, porte dans les inscriptions romaines la dénomination classique d'*Equestra* ou *Colonia Equestris* ³. D'autres, comme Yverdon (*Ebrodunum*), Sion (*Sedunum*), ont conservé sous les Romains leur ancien nom gaulois avec une terminaison latine. Ces exemples, qu'il serait facile de multiplier au besoin, pourront servir de base à nos recherches sur l'origine et la signification du nom *Tauretunum* ou *Tauredunum*.

Nous commencerons par rappeler ici que, dans son laconique récit de l'éboule-

¹ Par exemple *Turtmann* ou *Tourtemagne* en Vallais, dont le nom primitif est *Curtis-mannonis* en latin, et que les étymologistes ont fait dériver de *Turris-Temenica* (*J. de Müller*, Hist. de la Suisse, t. I, p. 47, note 10). C'est la cause principale des erreurs qu'on reproche aux Celtomanes du dix-huitième siècle, erreurs dans lesquelles *Loys de Bochat* et même *Ruchat* se sont laissés entraîner.

² Vid. *Jul. Caesaris Comm. de bello gallico*. lib. I, cap. 4 et passim. « Tertiam partem Galliae incolunt qui ipsorum lingua *Celtæ*, nostra *Galli* appellantur. »

³ Voy. *Orelli*, Inscript. Helvet. *Aventicum*, n° 172, p. 55. — *Noviodunum*, n° 110, p. 35, etc.

ment de l'an 563, *Marius* emploie le mot *Tauretunensis* sous la forme d'un *adjectif*¹. On doit inférer de là que l'évêque d'Avenches, ne sachant pas le nom de la montagne qui s'était écroulée, s'est contenté de désigner cette montagne par le nom plus connu du château fort (*castrum*) qu'elle dominait et qu'elle écrasa dans sa chute². Or, Grégoire de Tours, qui, par contre, se sert du *substantif*, nous apprend exactement le nom de cet ancien fort, qu'il appelle *Tauredunum*³. Du reste, à l'exemple de *Marius* et d'autres écrivains, et, pour plus de commodité, nous avons désigné la montagne d'où partit l'éboulement de l'an 563 par le nom de l'endroit le plus voisin de la catastrophe⁴. Nous devons toutefois faire observer que le nom de la montagne appelée le *Jorat* (la Dent du Midi) par les gens du pays, n'est pas positivement indiqué par les deux historiens qu'on vient de citer. La différence qu'on remarque dans la manière d'écrire le nom de *Tauredunum* n'a aucune importance, les consonnes *t* et *d* étant fréquemment employées l'une pour l'autre dans les divers dialectes de la même langue⁵.

Parmi les villes ou bourgades dont on fait remonter l'existence à une époque antérieure à l'établissement des Romains dans la Gaule, on en trouve quelques-unes dont le nom offre une certaine analogie avec le nom de *Tauredunum*. Telles sont, par exemple : 1° *Taurunum*, aujourd'hui *Tzerwenka*, près de Semlin, au confluent de la Save et du Danube⁶, ville qu'on dit avoir été fondée par les *Taurisques*. — 2° *Tarodunum*, localité mentionnée dans la *Géographie de Ptolémée*, qu'on croit être *Zarten*, village situé dans les montagnes de la Forêt-Noire⁷. — 3° *Tau-*

¹ *Marii Chron.* : « Mons validus *Tauretunensis*. » (*Mém. et Doc. de la Soc. d'hist. romande*, t. XIII, p. 38.)

² La phrase de *Marius* pourrait être rendue ainsi : « *Mons validus in territorio Vallensi ita subito ruit, ut castrum TAURETUNENSE, cui vicinus erat, . . . oppressisset,* » sans en changer aucunement le sens.

³ *Greg. Turon. Hist. Franç. lib. IV, c. 31.* « De *Taureduno* castro, quod super fluvium Rhodanum in monte collocatum erat. (*Mém. et Doc. de la Suisse Romande*, t. XIII, p. 45.)

⁴ C'est ainsi que les auteurs suisses, en parlant de la chute du *Rosberg* (1806), dans le canton de Schwitz, désignent cette catastrophe sous le nom de *éboulement de Goldau*, village voisin que la montagne ensevelit sous ses décombres.

⁵ Exemple : *Tarantasia* pour *Darantasia*. Voy. les Notices de l'Empire dans *Duchêne Script.* t. I, p. 5, 7, 13, 15, et *Ménage*, Origines de la langue française, p. X.)

⁶ *Ptolémée*. — Voyez *Reichard*, *Orbis terrarum antiquus*, t. X.

⁷ *Leichtlen's, Forschungen*, 1^{er} cahier (1818), p. 38. — *Zartuna*, en 791.

rasia ou *Taurinum*, anciens noms de la ville de Turin en Piémont ¹, et 4° *Tauriacum*, *Toury*, ancienne ville gauloise du pays Chartrain ². Ces exemples suffisent pour faire supposer avec assez de probabilité que le nom de *Tauredunum* appartient aux idiômes celtes ou gaulois.

En décomposant ce nom, on y trouve effectivement les deux radicaux celtiques *Taur* et *Dun*, qui entrent fréquemment dans la formation des noms locaux de l'ancienne Gaule, et qui, en outre, se retrouvent dans les idiômes celtiques ou gaéliques de l'Armorique et des îles britanniques ³. L'adjonction de la voyelle *e* dans le corps du mot *Tauredunum*, ainsi que la terminaison en *um*, sont des modifications très-ordinaires dans la langue latine.

Les auteurs les plus accrédités conviennent que les mots *Taur*, *Tur*, *Tor*, *Torat*, sont des noms *appellatifs* appartenant à plusieurs idiômes anciens, qui servaient à qualifier les plus hautes élévations d'une chaîne de montagnes, et, par une conséquence fort naturelle, on s'en servit aussi pour désigner les habitants de ces montagnes par opposition à ceux de la plaine. Ces mots génériques sont remplacés dans quelques régions par ceux d'*Alb* ou *Alp* (Alpes) et de *Penn* (pic ou pinacle), dont l'origine paraît tout aussi ancienne, et qui appartiennent aux mêmes idiômes ⁴.

Les anciens historiens et les géographes donnent généralement le nom de *Taurins* ou *Taurisques* (*Taurini*, *Taurisani*, *Taurisci*) aux montagnards qui habitaient les différentes sections de la chaîne des Alpes, depuis la mer de Provence à l'Adriatique ⁵. Les peuples de la région occidentale, que *Polybe* nomme *Taurisci* ⁶, sont

¹ *Tite-Live*, lib. XXI, c. 33 et 34.

² *Reichard*, *Orbis terrarum antiquus*, tab. IX.

³ On sait que les idiômes de la *Basse-Bretagne*, du *pays de Galles*, de la *Haute-Écosse* et de l'*Irlande*, renferment de nombreux restes de la langue des *Celtes* et des *Galls*. (Voy. *Thierry*, *hist. des Gaulois*, t. I, *Introd.*, sect. I). La distinction que cet historien a faite entre les *Celtes* ou *Galls* et les *Kymres*, peuples de même origine, importe peu à notre sujet, puisque ces peuples parlaient des dialectes de la même langue.

⁴ *Cluverius*, *Germ. Ant.* (*Vindelicia*, *Norica*), c. 50. — *Plantin*, *Helvet. Ant.* p. 126. — *Walkenaër*, *Geogr. anc. de la Gaule*, t. I, p. 18, 141, t. II, p. 75. — *Thierry*, *Hist. des Gaulois*, t. I, *Introd.* p. 48. — *Pfister*, *Geschichte der Deutschen*, t. I, p. 12 et 21. « TAURISKER, d. i. Bewohner der TAUERN (Alpen), im Gegensatz gegen die Thalbewohner. »

⁵ *D. Martin*, *Hist. des Gaulois*, t. I, p. 91. — *Reichard*, *Orbis terrarum antiquus*, *Indices Critic.* ad Tab. X. — *Walkenaër*, l. c. t. I, p. 18, 141.

⁶ *Polybius*, lib. II, c. 14. « In Alpibus loca montuosa *Taurisci* habitant a quibus Transalpini (Galli) non genere, sed loco differunt. » (*Ibid.* c. 33, 34.)

appelés *Taurini* par *Tite-Live*¹; ils habitaient vers les sources du *Pô*. *Pline* donne aussi le nom générique de *Taurisci* aux Salasses et aux Lépointiens des Alpes Pennines et du St-Gotthard². Le nom de Taurisques fut, en outre, pendant très-long-temps la dénomination collective donnée aux divers peuples qui s'étaient établis dans les Alpes Noriques et Carniques³. Or, ces écrivains classiques s'accordent à dire que ces divers peuples étaient *Celtes* d'origine, parlant des dialectes gaulois, mêlés de german; ils ajoutent que, du reste, ils ne différaient entre eux que par la situation des contrées qu'ils occupaient⁴.

Dans la Haute-Autriche, dans la Styrie et la Haute-Carniole, le mot gaulois *Taur* ou *Taurn*, et au pluriel *Tauern*, est resté en usage depuis la plus haute antiquité comme l'équivalent d'Alpe (*Alpen*), et de montagne (*Berg*)⁵. On le trouve joint comme appellatif au nom propre de la plupart des hautes cimes de cette chaîne alpine. Ainsi, par exemple, les habitants du pays disent *Pinzgauer-Tauern* pour *Pinzgauer-Alpen*, ou montagnes du Pinzgau⁶. Ce mot se joint aussi au nom des différents cols ou passages qui traversent ces montagnes, comme les *Radstædter-Tauern*, entre Tamsveg et Rastadt dans le pays de Salzbourg⁷. Ce mot ne saurait provenir de la langue slave, les Slaves n'ayant pénétré dans la *Norique* que vers la fin du sixième siècle de notre ère⁸. Or, nous avons fait voir que le radical *Taur*, soit comme nom de peuple, soit comme nom géographique, remonte aux temps les plus reculés de l'histoire ancienne. Ce mot générique paraît même appartenir à la fois aux idiômes orientaux et occidentaux; on le retrouve chez les peuples de la *Tauride* et de l'Asie-Mineure, voisins du mont Taurus⁹.

¹ *Titi Livii*, Hist. lib. XXI, c. 38: « *Taurini* quæ Gallis proxima gens erat. » *Tauraria*, Turin. (*Ibid* c. 33, 34.)

² *Plinii* Hist. nat. lib. III, c. 20. « *Lepontios et Salassos Tauriscæ gentis*. . . . *Cato arbitrabatur*. »

³ *Strabo*, lib. IV, — *Plinius*, lib. III, cap. 49.

⁴ *Polybius*, l. c. — *Strabo*, lib. VII. — *Thierry*, Hist. des Gaulois, t. I. Introd. p. 48. — *Titi Livii*, l. c. lib. XXI, c. 38, donne le nom de *Semigermani* aux peuples qui habitaient à l'entour du mont Pennin.

⁵ *Durandi*, *Antichi popoli d'Italia*, p. 83. — *Pfister*, Hist. d'Allemagne, l. c. p. 21. — *Walkenaër*, l. c. t. II, p. 75. — *Reichard*, l. c.

⁶ *Burckhardt*, *Die erste Bevölkerung des Alpengebirgs*, Archiv. für Schweizer. Geschichte, t. IV, p. 22

⁷ *Kohl's*, *Reisen in den österreichischen Staaten*, t. V, p. 218 (1842). — *Tauern*, *Alpenpässe*, p. 260.

⁸ *Pfister*, l. c. t. I, p. 339.

⁹ *Am. Thierry*, Hist. des Gaulois, Introd. p. 57. — *Taurici montes vel Caucasus*. (*P. Mela*, lib. I, cap. 19.) — « *Tauri juga* » (*Antitaurus*). (*Ibid* lib. III, c. 7.) — *Taurantium regio* in Armenia. *Tacite*, Ann. lib. XIV, p. 24.) — Le nom chaldéen du Taurus est *Jebel-Tur*; et *Djebel-Kourch* en turc.

Quant au monosyllabe *dun* (*dunum*, avec la terminaison latine), qui forme le complément de *Tauredunum*, on le trouve joint au nom de plusieurs villes importantes de la Gaule-Celtique, de l'ancienne Helvétie et du Vallais. Nous nous bornons à citer comme exemples *Sedunum*, Sion, *Minnodunum*, Moudon, *Ebrodunum*, Yverdon, et *Eburodunum*, Embrun. Or, dans tous les dialectes dérivés du celtique ou du gaulois, le mot *dun* signifie un lieu élevé, rendu sûr par la nature ou par l'art, comme une colline fortifiée, un château (*castrum*), et même une ville ou bourgade entourée d'une enceinte¹.

Après avoir développé l'origine probable et la formation du mot *Tauredunum*, nous croyons pouvoir en conclure : 1° que ce mot est gaulois ou *celto-germain*, et 2° qu'il est *descriptif*, c'est-à-dire, tiré de la situation du lieu en question. En effet, selon Grégoire de Tours, le fort de *Tauredunum* était situé sur une éminence dominant le Rhône, dans une gorge ou un *passage* resserré entre les hautes montagnes². Ce fort qui, au commencement du sixième siècle, fermait l'entrée du Vallais proprement dit, du côté du nord, portait un nom équivalent à celui du fort de *La Cluse* (*castrum Clusa*)³, construit au dixième siècle près de Pontarlier dans les gorges du Jura, pour défendre le passage de ces montagnes⁴. Dans la basse latinité, *clusa* a à peu près la même signification que le mot *celto-germain* *Tauern*, et les écrivains du moyen-âge s'en servent volontiers pour indiquer un défilé ou passage fortifié. *Tauredunum* pourrait se traduire en français par *Château de la Cluse*, et, en allemand, par *Tauern-Burg*.

Nous avons attribué la reconstruction ou le rétablissement du fort de *Tauredunum* à Sigismond, roi des Burgundes, qui mourut tragiquement en 523. Au premier abord, ceci semble peu d'accord avec l'origine fort reculée que nous venons d'at-

¹ Voyez *Ménage, Langue franç.*, au mot *Dune*, où il cite un grand nombre d'exemples. — *Armstrong, Gaëlic. Dict.* au mot *Dun* (s. m.), *a Tortress, e Tower*, un fort, une tour. — *Ibid.* *Dun* (adjectif), *heigl*, haut.

² « *Castrum Tauredunum quod super Rhodanum fluvium in monte collocatum erat... Locus enim ille ab utraque parte montibus conclusus erat...* » (*Greg. Turon. Hist. lib. IV, c. 31, l. c.*)

³ *Marius d'Avenches* donne le nom de *Clusa* aux défilés du Bas-Vallais. Anno 574. (*l. c. p. 40.*)

⁴ Voy. *Mém. et Doc. de la Suisse Romande*, t. III, Cartul de Rom. p. 452. — Le fort de *La Cluse* fut remplacé plus tard par le château de Joux (*castrum Jurense*). Le nom de ce fort est resté au village de *La Cluse*, situé au-dessous du château.

tribuer au nom de ce fort. Mais cet anachronisme n'est qu'apparent, car les exemples de localités tombées en ruine, et qui, après avoir été rétablies, reprirent au moyen-âge leur ancienne dénomination, sont fréquents dans l'histoire de tous les pays ¹.

A la vérité, Jules-César, dans ses mémoires, n'a nommé que les deux principales bourgades (*vici*) du Bas-Vallais, savoir *Octodurum*, Martigny, et *Sedunum*, Sion, capitale des *Seduni*. Mais ces mémoires attestent en même temps que son lieutenant Sergius Galba ², passant du territoire des *Nantuates* (pays d'Aigle) dans celui des *Véragres* (Bas-Vallais), fut arrêté dans sa marche par plusieurs forts ou retranchements élevés par les Vallaisans à l'entrée de leur pays pour lui en interdire l'accès. Galba fut obligé de combattre et d'emporter ces postes de vive force avant de pouvoir pénétrer dans la grande vallée du Rhône et asseoir son camp à *Octodurum* ³. On peut conjecturer de là avec assez de probabilité que *Tauredunum* était l'un de ces postes fortifiés dont les Romains durent s'emparer, et où ils laissèrent une garnison.

Après la soumission définitive des peuplades alpines sous Auguste, et l'établissement d'une grande voie militaire, franchissant les Alpes au *mont Pennin* (Grand-Saint-Bernard) ⁴, les forts ou retranchements bâtis par les regnicoles pour la défense de leurs territoires respectifs, furent abandonnés et tombèrent en ruines. Les Romains fondèrent par contre la station de *Tarnada*, qui devint, du côté du nord, la clef de la vallée du Rhône, comme *Tauredunum* en avait été le boulevard dans la période de l'indépendance.

¹ Nous citerons, par exemple, *Avenches*, *Aventicum* « desertam quidem civitatem, » selon Ammien Marcellin. (*Hist. Rom.* lib. XV, c. 22.) Cette cité gallo-romaine, détruite par les *Allémans* au quatrième siècle, fut rebâtie par nos évêques au sixième et reprit son nom primitif d'*Avenza*, que lui donne *Godefroi de Viterbe* (cap. 9).

² Galba et la douzième légion venaient de la Gaule Belgique (*Cæs. Comm. de bell. gall.* lib. II, c. 23), et étaient, par conséquent, entrés dans l'Helvétie par le mont Jura.

³ *Cæs. Comm. de bello gallico*, lib. III, c. 1. « Galba, secundis aliquot præliis factis, castellisque compluribus eorum oppugnatis, . . . ipse in vico Veragrorum, qui appellatur *Octodurum*, hiemare constituit. » — La tradition de l'expédition de Sergius Galba se maintient encore très-vivace dans le Bas-Vallais. (*Bridel*, *Statist.* p. 214.) Avant la grande inondation de 1595, on voyait encore à Martigny des restes du rempart et des fossés du camp de ce lieutenant de César; le plan en avait été étudié et reproduit par un savant florentin nommé *G. Simeoni*, vivant au seizième siècle. (*Voy. Durandi*, *Alpi Pennine*, p. 52.)

⁴ César donne au Saint-Bernard le nom d'*Alpis summa* (l. c.); ceux de *Mons Penninus* et de *vallis Pennina* ne datent que du deuxième siècle. Le mot celtique *Penn*, *pigno* en dialecte vallaisan, est synonyme de *pinaculum*, sommet, tête, pic, dent. (*Armstrong*, *Gaël. Dict. verbo Penn.*)

Le poste militaire de *Tarnada* à son tour fut détruit par les barbares, qui saccagèrent le Bas-Vallais au commencement du cinquième siècle¹. Le roi Sigismond, ayant fondé le monastère d'Agaune ou de Saint-Maurice au sixième siècle, aura jugé convenable, pour la protection de ce monastère et du bourg voisin de *Juviana*, de faire élever un château fort sur l'emplacement de l'ancien retranchement appelé *Tauredunum* par les Vérages, et ce nouveau fort reçut naturellement la dénomination primitive de l'endroit où il était situé.

Du reste, un auteur moderne, dont l'opinion est pour nous d'un grand poids², trouve une analogie frappante entre le nom de *Tarnada* ou *Tarnaias*, ville romaine, que certains géographes du cinquième siècle appellent *Tarouas*³, et celui du *castrum Tauredunense*, dont il est parlé dans Marius d'Avenches. Nous ne pouvons cependant pas conclure de cette ressemblance à une complète identité de ces endroits, soit entre eux, soit avec la ville actuelle de Saint-Maurice. Les itinéraires de l'empire s'accordent à compter entre *Octodurum* et *Tarnada* douze milles romains, qui font plus de 9,000 toises (de six pieds), tandis que la distance entre Martigny ou *Octodurum* et Saint-Maurice, mesurée par les ingénieurs du pays, n'est que de 7,755 toises⁴. *Tarnada* se trouvait donc plus bas entre Saint-Maurice et Massongier, où nous l'avons placé avec d'autres savants géographes⁵. D'un autre côté, le savant J.-P. de Rivaz a fait voir que *Tauredunum* était situé entre Saint-Maurice et Martigny.

Nous sommes par contre fort portés à admettre que les divers noms de *Tauredunum*, *Tarnadas* ou *Tarnaias* et *Tauroas*, ainsi que *Dorenaz*, village voisin de la paroisse d'Outre-Rhône⁶, dérivait tous plus ou moins du radical celto-germanique *Taur* (*Tauern*), qui semble avoir été le nom primitif et général du défilé de

¹ Saint-Florentin, martyrisé par les Vandales à Saint-Pierre de Clages en Bas-Vallais. (Voy, Boccard, Hist. du Vallais, p. 18 à 19.)

² J. P. de Rivaz, Martyre de la légion thébétienne, p. 62.

³ Le géographe de Ravenne, lib. IV, cap. 26, qui cite certains auteurs du quatrième et cinquième siècles. — Le mot *Tarouas* pourrait bien n'être qu'une altération de *Tauroas*, née d'une transposition de lettres.

⁴ Voy. Schinner, Descript. du Vallais, p. 6.

⁵ Walkenaër, Géogr. anc. t. II. Analyse des Itinér. p. 34, — Reichard, l. c. observe aussi que l'identité de *Tarnada* et d'*Agaunum* n'est pas prouvée.

⁶ Ne pourrait-on pas supposer que le village de *Dorenaz* doit son origine et son nom à quelques habitants de *Tauredunum* échappés à la catastrophe de 563?

Saint-Maurice. Le Bas-Vallais nous montre un curieux exemple de cette dérivation commune d'une racine identique dans les noms d'*Octodurum*, *Octanis*, et *Octanellum* (Autanelle ou Vernajas), localités qui se trouvent toutes situées dans le rayon de Martigny ¹. Du reste, nous n'insisterons pas davantage sur ces points qui demeurent enveloppés de beaucoup d'obscurité.

¹ Voy. *Boccard*, Hist. du Vallais, p. 356-364.





